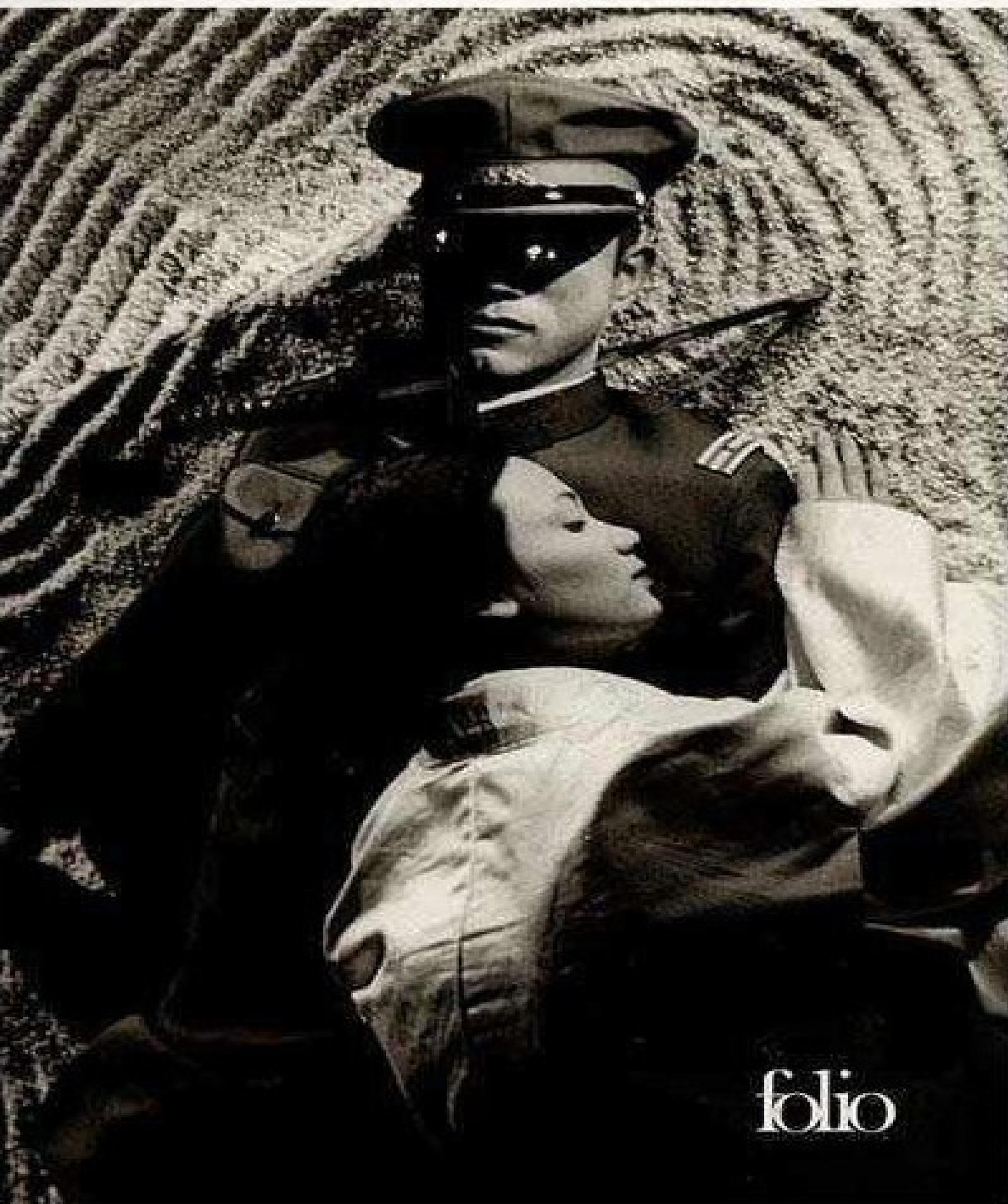


Yukio Mishima

Le soleil et l'acier



folio

Yukio Mishima

Le soleil et l'acier

Traduit de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu

Gallimard

Titre original :

SUN AND STEEL

© *Kodansha International Limited, 1970.*

© *Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française.*

Yukio Mishima, pseudonyme de Kimitake Hiraoka, est né à Tôkyô en 1925. Après des études de droit, il se consacre à la littérature et publie à vingt-quatre ans *Confession d'un masque*, un premier roman autobiographique qui fait scandale et lui apporte la célébrité. Son œuvre littéraire est aussi diverse qu'abondante. De 1949 à 1970, il écrit une quarantaine de romans, des essais, du théâtre, des récits de voyage et un nombre considérable de nouvelles qui reflètent tout à la fois la diversité des talents de Mishima et la diversité des univers qu'il pénètre.

Au sommet de sa gloire, en novembre 1970, il se donne la mort d'une façon spectaculaire, qui a frappé l'imagination du monde entier. Le jour même de sa mort, il a mis un point final à sa tétralogie, *La mer de la fertilité*.

Ces temps derniers, j'ai eu le sentiment qu'en moi s'accumulaient toutes sortes de choses qui ne peuvent pas trouver leur juste expression à travers une forme d'art objective comme le roman. A vingt ans, un poète lyrique y réussirait peut-être, mais je n'ai plus vingt ans et, du reste, je n'ai jamais été poète.

J'ai donc cherché, à tâtons, une autre forme mieux adaptée à des propos personnels de cet ordre et j'ai abouti à une espèce de compromis entre la confession et la critique, à un mode d'expression subtilement ambigu qu'on pourrait appeler la « critique confidentielle ».

J'y vois un genre crépusculaire à mi-chemin entre la nuit des confessions et le grand jour de la critique. Le « je » qui va m'occuper ne sera pas le « je » qui se rapporte strictement à l'histoire de ma personne, mais autre chose, un résidu, ce qui reste après que tous les autres mots que j'ai proférés ont fait retour en moi, quelque chose qui ne se rapporte ni ne fait retour à moi-même.

Réfléchissant à la nature de ce « je », je fus amené à conclure que le « je » en question correspondait très précisément à l'espace que j'occupais physiquement. Bref, ce que je cherchais, c'était un mode d'expression du corps.

S'il était vrai que mon moi fût ma demeure, mon corps figurait en ce cas un verger à l'entour. Il m'était loisible soit de cultiver à plein ce verger, soit de le laisser envahir par la mauvaise herbe. Libre à moi de choisir, mais cette liberté n'allait pas de soi autant qu'on pourrait le croire. Bien des gens, à la vérité, vont jusqu'à baptiser « destinée » les vergers de leur demeure.

Un beau jour, il me vint à l'esprit de me mettre à cultiver mon verger de toutes mes forces. A cette fin, j'utilisai le soleil et l'acier. Un soleil et des instruments d'acier devinrent les principaux éléments de cette culture. Petit à petit, le verger se mit à porter des fruits et une large part de mon être conscient fut désormais occupée à penser à mon corps.

Bien entendu, tout ceci n'arriva pas du jour au lendemain. Pas davantage, cela ne commença-t-il sans qu'existât quelque motif en profondeur.

Lorsque j'examine de près ma petite enfance, je me rends compte que ma mémoire des mots a nettement antécédé ma mémoire de la chair. Chez la plupart des gens, je présume, le corps précède le langage. Dans mon cas, ce sont les mots qui vinrent en premier ; ensuite, tardivement, selon toute apparence avec répugnance et déjà habillée de concepts, vint la chair. Elle était déjà, il va sans dire, tristement gâtée par les mots.

D'habitude, vient en premier le pilier de bois cru, puis les fourmis blanches qui s'en nourrissent. Mais en ce qui me concerne, les fourmis blanches étaient là dès les commencements et le pilier de bois cru apparut sur le tard, déjà à demi rongé.

Que le lecteur ne m'en veuille pas de comparer mon métier à la fourmi blanche. En soi, tout art qui repose sur des mots utilise leur pouvoir de ronger — leur capacité corrosive — tout comme l'eau-forte dépend du pouvoir corrosif de l'acide nitrique. Encore

cette image n'est-elle pas tout à fait juste ; car le cuivre et l'acide nitrique qu'on emploie dans l'eau-forte sont à égalité, l'un et l'autre tirés de la nature, tandis que le rapport des mots à la réalité n'est pas celui de l'acide à la plaque. Ces mots sont un moyen de réduire la réalité en abstraction afin de la transmettre à notre raison, et leur pouvoir d'attaquer la réalité dissimule inéluctablement le danger latent que les mots soient eux aussi attaqués. En fait, peut-être conviendrait-il mieux de comparer leur action à celle d'un excès de sécrétions stomacales qui digèrent et peu à peu rongent l'estomac lui-même.

Nombreux sont ceux qui vont se refuser à croire qu'un tel processus puisse se dérouler chez un individu au cours du premier âge. C'est pourtant bien, à n'en pas douter, ce qui m'arriva personnellement, posant ainsi en moi les fondations de deux tendances contradictoires. L'une fut la détermination de favoriser en toute loyauté la fonction corrosive des mots et d'y consacrer ma vie professionnelle. L'autre fut le désir d'affronter la réalité dans un domaine où les mots ne joueraient aucun rôle.

Au cours d'une évolution plus « saine », les deux tendances peuvent souvent se combiner sans entrer en conflit, même dans le cas d'un écrivain-né, entraînant un état de choses éminemment souhaitable où l'apprentissage des mots conduit à découvrir à neuf la réalité. Mais, en pareil cas, l'accent est mis sur la redécouverte ; pour qu'il en soit ainsi, il faut, au départ dans la vie, avoir connu la réalité de la chair immaculée par rapport aux mots. Chose bien différente de ce qui m'advint.

A l'école, mon maître se montrait souvent mécontent de mes rédactions, vierges de tout vocable qui aurait pu avoir trait à la réalité. Il semble que, dans mon esprit d'enfant, j'eusse quelque pressentiment de la subtilité, de la délicatesse des lois du langage et que je n'ignorasse pas la nécessité d'éviter autant que possible d'entrer en contact avec le réel au moyen des mots si l'on voulait, tout en profitant des avantages de leur fonction corrosive, échapper à leur effet négatif, si, soit dit plus simplement, on voulait maintenir la pureté des mots. D'instinct, je savais que la seule possibilité qui s'offrait était de surveiller sans cesse leur action corrosive, de peur qu'elle ne vînt soudain buter contre un objet qu'elle pourrait attaquer.

Corollaire naturel d'une telle tendance, il me fallait n'admettre ouvertement l'existence de la réalité et du corps que dans les domaines où les mots ne jouaient de rôle quelconque ; ainsi la réalité et le corps devinrent pour moi synonymes, objets, pour ainsi dire, d'une sorte de fétichisme.

Sans nul doute, tout à fait inconsciemment, j'étais également en train d'élargir l'intérêt que je portais aux mots jusqu'à y inclure ce nouvel intérêt ; ce type de fétichisme correspondait exactement à mon culte des mots.

A un premier stade, de toute évidence je m'identifiais aux mots tandis que je situais réalité, chair, action, de l'autre côté. Nul doute, non plus, que mon préjugé à l'égard des mots fût encouragé par cette antinomie créée par ma volonté et que prît forme pareillement mon incompréhension, profondément enracinée, de la nature des choses, de la chair et de l'action.

Cette antinomie reposait sur la supposition que j'étais moi-même, dès les commencements, dépourvu de chair, de réalité et d'action. Certes, il est vrai qu'au départ la notion de la chair me vint sur le tard, mais je comblais l'attente avec des mots. Je

soupçonne qu'en raison de la tendance antérieure dont j'ai parlé, je ne la percevais pas, à ce moment, comme étant « mon corps ». L'eussé-je fait que mes mots auraient perdu leur pureté. J'aurais été violé par la réalité et la réalité n'aurait plus pu m'échapper.

Il n'est pas sans intérêt de noter que mon refus têtu de percevoir le corps résultait lui-même d'une conception erronée mais fort belle de ce qu'était le corps. J'ignorais que le corps de l'homme ne se révèle jamais « en tant qu'existence ». Mais telles que je voyais les choses, il aurait dû apparaître, en toute clarté et sans équivoque, comme existant. Il s'ensuit naturellement que lorsqu'il se révéla, sans erreur possible, comme un effrayant paradoxe d'existence – comme une forme d'existence qui rejetait l'existence –, je fus frappé de panique comme si j'avais soudain rencontré un monstre et, partant, je le pris en haine. Il ne me vint pas à l'esprit que pour d'autres – pour tous les hommes sans exception – il en allait de même.

Peut-être est-il au fond naturel que ce genre de peur panique, bien qu'elle résulte à l'évidence d'une conception fautive, postule une autre existence physique plus désirable, une plus désirable réalité. Ne pouvant imaginer que l'existence du corps sous une forme qui rejetât l'existence était universelle chez le mâle, je me mis à bâtir mon idéal d'existence corporelle hypothétique en lui prêtant toutes les caractéristiques contraires. Et puisque, échappant à la norme, ma propre existence corporelle était sans aucun doute le produit de la corrosion intellectuelle des mots, alors le corps idéal – l'existence idéale – doivent, me dis-je, demeurer absolument indemnes de toute interférence des mots. Ses caractéristiques pourraient se résumer ainsi : taciturnité et beauté formelle.

En même temps, je conclus que si le pouvoir corrosif des mots avait quelque fonction créatrice, c'est dans la beauté formelle de ce « corps idéal » qu'il devait trouver un modèle, et que l'idéal, dans les arts du verbe, devait reposer uniquement sur l'imitation de cette beauté physique, en d'autres termes, sur la poursuite d'une beauté exempte absolument de toute corrosion.

C'était là de toute évidence se contredire soi-même puisque cela revenait à tenter de priver les mots de leur fonction essentielle et de dépouiller la réalité de ses caractéristiques essentielles. Cependant, en un autre sens, c'était une méthode extrêmement habile et ingénieuse pour faire en sorte que les mots et la réalité qu'ils auraient dû appréhender ne se trouvent jamais face à face.

Ainsi mon esprit, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, enfourcha ces deux éléments contradictoires et, tel un dieu, se mit en devoir de les manipuler. C'est de cette façon que je commençai à écrire des romans. Et je ne m'en sentis que davantage altéré de chair et de réalité.

*

Plus tard, bien plus tard, grâce au soleil et à l'acier, je devais apprendre le langage de la chair, à peu de chose près comme on apprendrait une langue étrangère. Ce fut une seconde langue, un aspect de mon développement spirituel. Mon but, à présent, est de vous entretenir de ce développement. En tant qu'histoire personnelle, j'ai lieu de penser

que ce sera différent de tout ce qu'on a vu auparavant et, de ce fait, extrêmement difficile à suivre.

Quand j'étais petit garçon, je regardais les jeunes gens porter en cortège les châsses mobiles par les rues, lors de la fête locale des reliques. On les voyait enivrés de leur rôle au point de s'y abandonner de façon ineffable, en détournant la tête ; certains d'entre eux allaient jusqu'à appuyer la nuque contre les brancards de la châsse que supportaient leurs épaules, si bien que leurs yeux contemplaient le firmament. Et je me tourmentais en esprit pour découvrir ce que ces yeux pouvaient bien réfléchir.

Quant à la nature de l'enivrante vision que je discernais à travers ce violent effort physique, mon imagination ne me fournissait nul indice. Mais après bien des mois, en conséquence, l'énigme continua d'occuper mon esprit ; ce fut seulement beaucoup plus tard, après que j'eus commencé d'apprendre le langage de la chair, que j'entrepris d'aider à porter une châsse et qu'enfin je fus à même de résoudre l'énigme qui me hantait depuis l'enfance. Tout simplement, ils regardaient le ciel. Leurs regards n'abritaient aucune vision : rien que le reflet de l'azur du ciel, un ciel pur de début d'automne.

Pourtant, ce ciel bleu était un ciel insolite comme, peut-être, je n'en reverrais plus de ma vie : tantôt suspendu dans l'infini, l'instant d'après s'abîmant vers les profondeurs, sans cesse changeant, étrange composé de démente et de lucidité.

Je me hâtai de coucher en un court récit ce que je venais de découvrir, tant mon expérience me parut avoir d'importance.

En un mot, au point où je me trouvais, rien ne permettait de douter que le ciel entrevu dans ma propre intuition poétique et le ciel révélé aux yeux de ces jeunes hommes tout ordinaires du village fussent identiques. Cet instant que j'avais attendu si longtemps fut une bénédiction que le soleil et l'acier m'avaient accordée. Mais pourquoi, allez-vous peut-être demander, n'y avait-il aucun motif d'en douter ? Parce que, pourvu que soient égales certaines conditions physiques et que soit partagé un certain fardeau, du moment que l'on consent un effort physique égal et qu'un chacun ressent une ivresse identique, alors les différences de sensibilité individuelle sont réduites par d'innombrables facteurs à un minimum absolu. Si, en outre, on ôte presque complètement l'élément introspectif, on peut dès lors affirmer sans risque que ce que j'avais éprouvé n'était pas illusion individuelle, mais parcelle d'une vision de groupe bien définie.

Mon « intuition poétique » ne devint privilège personnel que plus tard, lorsque j'employai des mots pour rappeler et construire cette vision ; mes yeux, en rencontrant l'azur du ciel, avaient atteint jusqu'au *pathos* du sujet agissant.

Et dans ce ciel bleu qui tanguait, oiseau de proie cruel aux ailes éployées qui, tour à tour, plongeait puis reprenait son essor vers l'infini, je perçus la nature véritable de ce que, si longtemps, j'avais appelé le « tragique ».

Selon ma définition de la tragédie, le *pathos* tragique naît lorsqu'une sensibilité parfaitement moyenne assume pour un temps une noblesse privilégiée qui tient les autres à distance, et non pas quand un type particulier de sensibilité émet des prétentions particulières. Il s'ensuit que celui qui se mêle d'écrire peut créer de la tragédie mais ne peut y participer. En outre, il est nécessaire que la « noblesse privilégiée » soit fondée sur une sorte de courage physique.

Les éléments d'ivresse et de clarté surhumaine contenus dans le tragique naissent de la rencontre d'une sensibilité moyenne, douée d'une force physique donnée, avec l'espèce d'instant privilégié qui a été spécialement conçu à cet effet. La tragédie demande une vitalité et une ignorance antagonistes et, par-dessus tout, une certaine « incongruité ». Pour que, parfois, un individu touche au divin, il faut, dans des conditions normales, qu'il ne soit lui-même ni divin ni rien qui en approche.

C'est seulement lorsque, à mon tour, je vis le ciel bleu, étrange et divin, uniquement perçu par ce type d'individu, qu'enfin j'eus confiance en l'universalité de ma propre sensibilité, que je pus étancher ma soif et que fut dissipée ma foi aveugle et malade dans les mots. A cet instant, je participai à la tragédie de tout être.

Une fois que j'eus contemplé ce spectacle, je compris toutes sortes de choses demeurées jusque-là peu claires pour moi. Ces muscles, en s'exerçant, élucidèrent les mystères créés par les mots. Il en fut comme de l'acquisition d'un savoir érotique. Peu à peu, je commençai à comprendre le sentiment qui se découvrait derrière l'existence et l'action.

Si les choses se bornaient là, cela signifierait seulement que, sur le tard, j'avais emprunté la même voie que les autres. J'avais toutefois une autre conception.

Tant qu'il ne s'agissait que de l'esprit, me dis-je, il n'y avait en somme rien d'étrange à concevoir qu'une pensée particulière, envahissant mon esprit, le dilate jusqu'à l'occuper finalement en entier. Toutefois, du fait que je commençais progressivement à me lasser du dualisme de la chair et de l'esprit, l'idée me vint naturellement de me demander pourquoi pareil incident se produisait à l'intérieur de l'esprit pour prendre fin à sa frange externe. Il ne manque pas, certes, de maladies psychosomatiques où l'esprit étend son emprise au corps. Mais ce à quoi je réfléchis allait au-delà. Sachant que dans ma petite enfance, ma chair s'était manifestée sous une apparence intellectuelle, corrodée par les mots, ne serait-il donc pas possible d'invertir ce cheminement et d'accroître le domaine d'une idée à partir de l'esprit vers la chair jusqu'à faire de l'être physique tout entier une armure forgée du métal de ce concept ?

L'idée en question, comme déjà je l'ai suggéré dans ma définition de la tragédie, se résolvait dans le concept du corps. Il me semblait que la chair pouvait être « intellectualisée » à un degré plus éminent, pouvait prétendre à une intimité plus étroite avec les idées que l'esprit lui-même.

Car, au bout du compte, les idées sont essentiellement étrangères à l'existence humaine ; et le corps – réceptacle des muscles involontaires, des organes internes et du système circulatoire auquel il ne commande pas – est étranger à l'esprit, si bien que l'on peut même utiliser le corps en guise de métaphore des idées, l'un et l'autre étant choses parfaitement étrangères à l'existence humaine en soi. La façon dont une idée peut s'emparer de l'esprit sans qu'on l'y invite, avec la soudaineté d'un coup du sort, vient encore renforcer la ressemblance entre les idées et le corps dont chacun de nous, bon gré mal gré, se trouve doté, imprimant même à cette fonction automatique, incontrôlable, une ressemblance frappante avec la chair. C'est cela qui est à la base de cette idée que le Christ a pris chair ou encore des stigmates que certains individus peuvent susciter sur leurs paumes ou à la face interne du pied.

Néanmoins, la chair a ses limites. Même si quelque idée extravagante exigeait qu'un homme arbore des cornes sur la tête, bien évidemment elles se refuseraient à y pousser. Les critères de ces limites, finalement, sont l'harmonie et l'équilibre dont le corps a besoin.

Leur seul rôle est de pouvoir à cette beauté de l'espèce la plus ordinaire et aux éléments physiques indispensables à la vision de ce ciel mouvant des porteurs de reliques. Il semble aussi qu'elles remplissent un rôle disciplinaire en corrigeant telle idée par trop excessive. Sans cesse elles vous ramènent au point où il n'y a plus de raison de douter de « votre identité avec les autres ». De cette façon, mon corps, tout en étant le produit d'une idée, ne manquerait pas de servir aussi de manteau pour dissimuler l'idée. Si le corps était capable de réaliser une harmonie parfaite, autre qu'individuelle, il serait donc possible de condamner à jamais l'individualité à la réclusion. J'avais toujours trouvé qu'au physique des signes individuels tels qu'un ventre en brioche (signe de relâchement spirituel) ou une poitrine plate où percent les côtes (signe d'une sensibilité par trop inquiète) étaient d'une laideur extrême, et je ne pus refréner mon étonnement lorsque je découvris qu'il existait des gens à qui plaisaient de tels signes. Pour moi, je ne pouvais y voir que des exemples d'indécence éhontée, comme si leur propriétaire avait exposé à l'extérieur de son corps son sexe spirituel. Ils illustraient un type de narcissisme que je n'ai jamais pu pardonner.

Le thème de l'aliénation du corps et de l'esprit, né du désir ardent que j'ai décrit, persista longtemps comme thème principal de mes labeurs. Je ne parvins à m'en éloigner graduellement que lorsque, enfin, je me mis à considérer s'il n'était pas possible que le corps, de son côté, ait sa propre logique, voire même sa propre pensée ; quand j'eus le sentiment que les qualités particulières du corps ne résidaient pas uniquement dans la taciturnité et la beauté des formes, mais qu'il se pouvait bien aussi que le corps eût sa propre loquacité.

En décrivant de cette façon les variations de ces deux enchaînements de pensée, le lecteur ne va pas manquer de dire que je suis en train d'affirmer des prémisses au demeurant fort répandues et que je m'embrouille dans un dédale d'illogisme. L'aliénation du corps et de l'esprit dans la société moderne est un phénomène quasi universel, et il n'est personne, à ce que peut penser le lecteur, qui ne le déplore ; si bien que laisser libre cours à ses émotions à propos du corps « pensant » ou de la « loquacité » de la chair c'est aller trop loin, et en me servant de pareilles expressions, je ne fais que dissimuler ma confusion.

A la vérité, en plaçant de niveau mon culte de la réalité et de l'existence physique et mon culte des mots, en les mettant exactement à égalité, j'avais déjà mis au jour la découverte que j'allais faire plus tard. Dès l'instant que j'avais situé le corps ineffable, rempli de beauté physique, en opposition à la beauté des mots qui imitaient la beauté physique, les mettant par là à parité comme deux choses jaillies d'une seule et même source conceptuelle, je m'étais déjà effectivement, sans m'en apercevoir, libéré de la magie des mots. Car cela signifiait que j'allais reconnaître l'origine identique de la beauté formelle dans le corps ineffable et de la beauté formelle dans les mots, que je me mettais en quête d'une idée platonique qui permettrait de mettre la chair et les mots sur le même pied. A ce stade, la tentation visant à bombarder le corps avec des mots se trouvait déjà à portée de la main. A coup sûr, la tentation n'avait absolument rien de platonique ; toutefois

il ne me restait plus à traverser qu'une expérience avant d'être à même de parler des idées de la chair et de la loquacité du corps.

Afin d'expliquer ce dont il s'agissait, je dois au préalable décrire ma rencontre avec le soleil.

En fait, j'éprouvai cette expérience à deux reprises. Il arrive souvent que, longtemps avant la rencontre décisive d'une personne dont, par la suite, seule la mort nous séparera, on se trouve frôler ailleurs cette même personne sans presque s'en douter de part et d'autre. Il en fut ainsi lors de ma rencontre avec le soleil.

Ma première rencontre – inconsciente – eut lieu dans l'été de la défaite, au cours de l'année 1945. Un soleil implacable inondait l'herbe grasse de cet été-là situé à la frontière de la guerre et de l'après-guerre – frontière qui n'était autre qu'une alignée de réseaux de barbelés, à moitié rompus, à moitié ensevelis dans l'herbe folle de l'été, se hérissant de toutes parts. Je me promenais sous les rayons du soleil sans clairement comprendre ce qu'ils tenaient en réserve pour moi. Le soleil d'été prodiguait le fin tissu d'une lumière impartiale à la création tout entière. La guerre finie, voici que le vert sombre des herbes s'éclairait tout comme avant sous la lumière sans merci des midis, hallucination clairement perçue qu'agitait une faible brise ; quand mes doigts froissaient l'extrémité des feuilles, j'étais étonné qu'elles ne disparussent pas au toucher.

Ce même soleil, à mesure que les jours devenaient des mois et les mois des années, s'était associé dans mon esprit à une corruption, à une destruction subtiles. C'était en partie la façon dont il avait lui aux ailes des avions, insufflant le courage aux départs en mission, aux forêts de baïonnettes, aux insignes des képis, aux broderies des étendards ; mais davantage, bien davantage, c'était sa façon de miroiter sur le sang qui coulait des chairs sans arrêt, sur le corps argenté des mouches agglutinées aux blessures.

Étendant son règne sur la corruption, menant une jeunesse en troupeaux vers sa mort sur les océans et dans les campagnes des tropiques, le soleil commandait à ces ruines immenses dont l'incarnat rouillé s'allongeait jusqu'aux lointains.

J'étais loin d'imaginer – le soleil n'ayant été, à aucun moment, dissocié de l'idée de la mort – que ce dernier pourrait jamais m'impartir une grâce corporelle, quoiqu'il eût, bien entendu, abrité depuis longtemps de radieuses images de gloire...

Agé déjà de quinze ans, j'avais écrit une poésie :

Lorsque du jour la vigoureuse flamme

Réjouit encore l'humanité,

Pour toi, loin du soleil, prends refuge, ô mon âme,

Au fond de mon antre abrité.

Oh ! comme je l'aimais mon antre, ma chambre ombreuse, l'aire de mon bureau aux livres entassés ! Combien je me plaisais à l'introspection, enseveli dans mes pensées ; quel ravissement d'épier de frêles insectes bruire dans les fourrés de mon cœur !

L'hostilité envers le soleil constituait mon unique rébellion contre l'esprit de l'époque. Je soupirais après la nuit de Novalis et les crépuscules irlandais de Yeats. Pourtant, à partir de la fin de la guerre, je compris peu à peu que le temps approchait où traiter le soleil en ennemi équivaudrait à suivre le troupeau.

Les œuvres littéraires écrites ou offertes au public vers cette époque étaient dominées par des pensées nocturnes – encore que leur nuit fût beaucoup moins esthétique que la mienne. En outre, pour être vraiment respecté en ce temps-là, vos ténèbres devaient être capables de nourrir, voire de gaver, et non spartiates. Même le miel onctueux des nuits où, jeune garçon, j’avais baigné, leur semblait, apparemment, une très mince affaire.

Petit à petit, je ressentis une incertitude à propos de cette nuit à laquelle je m’étais fié tellement pendant la guerre, et le soupçon me vint que, tout au long, j’aurais pu frayer avec les adorateurs du soleil. Tel était peut-être bien le cas. Et s’il en était ainsi – commençai-je à me demander – se pouvait-il que mon hostilité persistante envers le soleil, l’importance que je continuais à accorder à ma petite nuit à moi, ne fussent rien d’autre qu’un désir de faire partie du troupeau ?

Ces hommes qui se complaisaient à des pensées nocturnes, me semblait-il, avaient, sans aucune exception, des épidermes ternes et des ventres flasques. Ils tentaient d’envelopper toute une époque dans une vaste nuit d’idées, et ils rejetaient sous toutes ses formes le soleil que j’avais vu. Ils rejetaient tant la vie que la mort telles que, moi, je les avais vues, parce que l’une et l’autre attestaient le rôle du soleil.

C’est en 1952, sur le pont du navire où j’accomplis mon premier voyage à l’étranger, que j’échangeai avec le soleil la poignée de main de la réconciliation. Depuis ce jour, je suis devenu incapable de lui fausser compagnie. Le soleil fut désormais mon compagnon sur la grand-route de ma vie. Petit à petit, ma peau a bruni sous son hâle, signe que j’appartenais désormais à l’autre race.

On pourrait objecter à cela que la pensée appartient, essentiellement, à la nuit, que créer avec des mots ne peut s’accomplir que dans la fièvre obscure des nuits. Il est vrai que je n’avais pas encore perdu mon ancienne habitude de travailler jusqu’aux petites heures du jour et j’étais entouré de gens dont la peau portait le témoignage indubitable de leurs habitudes de pensée nocturne.

Pourquoi donc faut-il que les hommes recherchent les profondeurs, l’abîme ? Pourquoi faut-il que la pensée, tel un fil à plomb, s’inquiète exclusivement de descente verticale ? Pourquoi n’était-il pas possible que la pensée change d’orientation et se mette à grimper verticalement, vers le haut, vers la surface ? Pourquoi faut-il dénigrer l’aire de la peau qui garantit l’existence dans l’espace d’un être humain, la livrant à la merci des sens ? Je n’arrivais pas à comprendre les lois qui gouvernaient le mouvement des idées, la façon dont elles se trouvaient bloquées dans des groupes inconnus sitôt qu’elles entamaient une marche en profondeur ; ou bien, quand elles se dirigeaient en altitude, leur façon de se perdre dans l’infini de cieux non moins invisibles, laissant injustement à l’abandon l’enveloppe corporelle.

Si c’est la loi de la pensée qu’elle devrait se mettre en quête de ce qui est profond, soit vers le bas, soit vers le haut, dès lors il me paraissait extrêmement illogique que les hommes ne puissent découvrir rien qui ressemble à des profondeurs à la surface même, à cette frontière qui garantit notre spécificité et notre forme, en distinguant ce qui nous demeure externe de ce qui nous est interne. Pourquoi ne seraient-ils pas attirés par l’essence profonde de la surface ?

Le soleil incitait mes pensées, presque en les arrachant, à se détacher de leur nuit de

sensations viscérales, pour suivre le gonflement des muscles sertis sous le hâle de l'épiderme. Le voici qui m'ordonnait d'édifier une demeure nouvelle et robuste où mon esprit, à mesure qu'il s'élèverait peu à peu vers la surface, pourrait vivre en sûreté. Cette demeure, c'était une peau bronzée et luisante, des muscles puissants, délicatement ondulés. Je discernai que c'était précisément à cause du besoin d'un pareil séjour que l'intellectuel moyen manque à se sentir à l'aise avec une pensée qui s'intéresse aux formes et aux surfaces.

La mentalité nocturne, produit d'organes internes atteints par la maladie, prend forme presque avant que son détenteur se rende compte de l'ordre prioritaire, soit la mentalité elle-même ou bien ces légers symptômes du début dans les organes internes. Pourtant, dans des replis invisibles à l'œil, le corps, lentement, crée et ordonne sa propre pensée. D'autre part, en ce qui concerne la surface qui, elle, peut être vue d'un chacun, il convient que l'éducation du corps prenne le pas sur l'éducation de la pensée s'il doit créer et contrôler ses propres idées.

Le besoin où j'étais d'éduquer mon corps aurait pu être prévu dès l'instant où je ressentis l'attrance des données profondes de la surface. Je savais que la seule chose qui pouvait fortifier une telle idée c'était le muscle. Qui accorde la moindre attention à un théoricien d'éducation physique décrépiti ? Passe qu'un penseur au teint blême jongle avec des idées nocturnes dans le secret de son bureau, mais quoi de plus hâve, de plus glacé pour ses élèves s'il se mettait à parler du corps pour distribuer la louange ou le blâme ? Je connaissais si bien cette sorte de dénuement qu'un beau jour, brusquement, l'idée me vint de me forger des muscles généreux.

Ici, je voudrais attirer l'attention sur un fait : à savoir que, comme il est montré chemin faisant, tout procéda de mon « esprit ». Je tiens que, tout comme la culture physique convertira des muscles supposés involontaires en muscles volontaires, de même une transformation similaire peut s'accomplir grâce à la culture de l'esprit. Corps et esprit, en raison d'une tendance inéluctable qu'on pourrait presque appeler une loi naturelle, inclinent à tomber dans l'automatisme, mais l'expérience m'a appris qu'un grand cours d'eau peut être détourné en creusant un tout petit canal.

Cela est un autre exemple de cette qualité que nos intelligences et nos corps possèdent en commun : cette tendance que se partagent le corps et l'esprit de créer instantanément leur petit univers, leur propre « faux ordre », chaque fois qu'à un moment particulier ils se soumettent à telle idée particulière. Quoique ce qui arrive alors figure, en fait, une sorte de surplace, on le ressent comme si c'était une poussée de vive activité centripète. Cette aptitude du corps et de l'esprit à créer pour une brève durée leurs univers miniatures n'est, en fait, rien d'autre qu'une illusion ; et cependant un sentiment passager de bonheur dans la vie doit beaucoup précisément à cette catégorie de « faux ordre ». C'est une sorte de fonction protectrice de la vie face au chaos alentour, semblable au hérisson qui se roule en boule serrée.

La possibilité alors se présenta de réduire une catégorie de « faux ordre » et de façonner un autre ordre à sa place, en retournant sur elle-même cette fonction obstinément créatrice et en lui imprimant une orientation mieux accordée aux fins que je poursuivais. Voilà, décidai-je, l'idée que j'allais aussitôt mettre à exécution. Mieux que l'« idée », cependant, j'aurais pu dire le nouveau but que le soleil me ménageait chaque jour.

Voilà comment je me trouvais affronté à ces masses d'acier : lourdes, rebutantes, froides comme si l'essence de la nuit s'y trouvait encore plus concentrée.

*

C'est de ce jour que commença mon intimité avec l'acier qui allait se poursuivre durant dix années.

Cet acier possède une étrange particularité. Je m'aperçus qu'à mesure que j'augmentais son poids par degrés, l'effet rappelait l'action d'une balance : le volume des muscles situés, pour ainsi dire, sur l'autre plateau, croissait à proportion, comme si l'acier avait eu pour tâche de maintenir un strict équilibre entre les deux. En outre, mes muscles acquirent peu à peu des propriétés semblables à celles de l'acier. Cette lente évolution, remarquai-je, ressemblait de façon frappante au processus éducatif qui remanie le cerveau intellectuellement en lui faisant absorber progressivement une nourriture plus difficile. Et puisque pour le corps la conception d'un idéal classique était toujours présente comme modèle et fin ultime, le processus rappelait de très près l'idéal classique de l'éducation.

Et pourtant, lequel des deux était-ce qui ressemblait réellement à l'autre ? Déjà, est-ce que je n'utilisais pas des mots en cherchant à imiter les formes corporelles classiques ? Pour moi, la beauté ne cesse d'échapper à qui veut l'étreindre : la seule chose que je juge importante c'est ce qui a été ou qui aurait dû être. Par ses subtiles opérations, variées à l'infini, l'acier rétablissait l'équilibre classique que le corps avait commencé à perdre, lui restituant sa forme naturelle, la forme que tout du long il aurait dû posséder.

Les groupes de muscles qui sont devenus virtuellement superflus dans la vie moderne, bien qu'ils constituent encore un élément vital du corps humain, sont, à l'évidence, dépourvus de signification d'un point de vue pratique, et un beau corps musclé est, pour la plupart des esprits utilitaires, aussi superflu qu'une éducation classique. Les muscles sont devenus progressivement quelque chose qui s'apparente au grec classique. Ressusciter la langue morte nécessitait la discipline de l'acier ; pour transformer le silence de la mort en éloquence de vie, l'aide de l'acier était essentielle.

L'acier m'enseignait loyalement les correspondances de l'esprit et du corps : ainsi, me semblait-il, les émotions faiblardes correspondaient à des muscles mous, la sentimentalité à un ventre flasque, un tempérament par trop impressionnable à une peau blanche, par trop sensible. Une forte musculature, un ventre tendu et une peau rêche, me disais-je, devaient correspondre respectivement à un esprit combatif et intrépide, à une capacité de juger intellectuellement sans passion et à un tempérament robuste. Je me hâte de souligner ici que je ne crois pas que les gens ordinaires soient ainsi. Même ma modeste expérience personnelle suffit à me fournir d'innombrables exemples d'esprits timorés enchâssés dans une musculature abondante.

Il reste que, comme je l'ai déjà signalé, les mots, dans mon cas, précédèrent la chair, si bien que l'intrépidité, le détachement, la robustesse et toutes ces marques de caractère que résumait des mots, devaient se manifester au-dehors par des signes corporels. C'est pour cette raison, me dis-je, que je devais me doter des traits physiques en question par

une sorte de processus éducatif.

Par-delà le processus éducatif, s'en dissimulait également un autre, un dessein romantique. L'élan romantique, à partir de l'adolescence, avait toujours été en moi une veine cachée, n'ayant de signification qu'en tant que *destruction* de la perfection classique. Cette impulsion se tenait à l'affût. De même que le thème d'une ouverture d'opéra qui se fera entendre plus tard à travers tout l'ouvrage, il m'imposait un cadre immuable avant que j'eusse rien accompli en pratique.

En l'espèce, je chérissais un élan romantique vers la mort, tout en exigeant en même temps comme véhicule un corps strictement classique ; un sentiment particulier de la destinée me faisait croire que la raison pour laquelle mon impulsion romantique vers la mort demeurait inaccomplie dans la réalité, c'était le fait immensément simple que me manquaient les nécessaires qualifications physiques. Une charpente puissante et tragique, une musculature sculpturale étaient indispensables à une mort noblement romantique. Toute confrontation entre une chair faible et flasque et la mort me semblait inadéquate jusqu'à l'absurde. A dix-huit ans, impatient d'un trépas prochain, je m'y sentais inapte. Me manquaient, en bref, les muscles qui convenaient à une mort tragique. Et ma fierté romantique se trouvait profondément blessée du fait que c'était cette incapacité qui m'avait permis de survivre à la guerre.

Malgré tout, ces circonvolutions purement intellectuelles n'étaient rien encore sinon un enchevêtrement de thèmes servant de prélude à une vie d'homme qui, jusque-là, n'avait rien accompli. Il me restait à accomplir, un jour, quelque chose, à détruire quelque chose. C'est là que l'acier entra en scène – ce fut l'acier qui me mit sur la voie quant à la manière d'y parvenir.

Rendu au point où bien des gens se satisfont du niveau d'éducation intellectuelle que, déjà, ils ont atteint, ma destinée voulait que je découvrisse que, dans mon cas, l'intellect, loin d'être un atout culturel anodin, ne m'avait été octroyé que comme une arme, un moyen de survivre.

Si bien que les disciplines physiques qui, plus tard, devinrent si nécessaires à ma survie, pouvaient, en un sens, se comparer à quelqu'un dont le corps a été le seul moyen de la vie et qui entreprend avec frénésie d'acquérir une éducation intellectuelle alors que sa jeunesse gît sur son lit de mort.

L'acier m'enseignait bien des choses diverses. Il me donna une espèce de connaissance totalement nouvelle, une connaissance que ni livres ni expérience du monde ne peuvent impartir. Les muscles, devais-je découvrir, sont force autant que forme, et chaque système de muscles régit mystérieusement la direction où sa force s'exerce, tout comme s'ils étaient des rais de lumière qui auraient pris une apparence charnelle.

Rien n'aurait pu mieux s'accorder à la définition de l'œuvre d'art qui longtemps avait été mienne, que ce concept de la forme enveloppant la force, associée à l'idée que l'œuvre doit être organique, de toutes parts rayonnant la lumière.

Les muscles qu'ainsi je créai eurent à la fois en partage l'existence banale et l'œuvre d'art, et même, par antinomie, une nature abstraite en quelque sorte. Unique et fatal défaut, ils s'intégraient trop intimement au courant de la vie dont le verdict signifiait leur déclin et leur mort avec le déclin même de la vie.

Je reviendrai plus tard sur cette nature étrangement abstraite ; plus important ici le fait que, pour moi, les muscles possédaient l'une des qualités entre toutes désirables : leur fonction s'opposait justement à celle des mots. Cela apparaîtra clairement si l'on considère l'origine même des mots. Au début, à la façon des monnaies de cailloux, les mots se répandirent parmi les membres d'une peuplade comme moyen universel de communiquer les émotions et les besoins. Aussi longtemps qu'ils ne sont pas flétris par le passage de main en main, ils restent la propriété de tous, et, en conséquence, ils ne peuvent exprimer que des émotions communes à tous.

Cependant, à mesure que les mots se particularisent, que les hommes se mettent – si peu que ce soit – à les utiliser à des fins personnelles, arbitraires, alors commence leur transformation en œuvre d'art. C'avait été ce genre de mots qui, fondant sur moi comme un essaim d'insectes ailés, s'étaient saisis de mon individualité, cherchant à m'y enfermer. Néanmoins, en dépit des ravages de l'ennemi sur ma personne, je retournai sur eux leur universalité – ensemble arme et faiblesse – et en quelque mesure, je réussis à utiliser les mots pour universaliser mon individualité.

Reste que ce succès consistait à être différent des autres et qu'il était par essence en désaccord avec les origines et le stade initial du langage. Rien de plus étrange, en fait, que la glorification des arts du verbe. Semblant, à première vue, tendus vers l'universalité, ceux-ci s'intéressent, en réalité, aux façons subtiles de trahir la fonction fondamentale des mots qui est de s'appliquer universellement. Voilà ce que signifie, tout uniment, la glorification du style personnel en littérature. Les poèmes épiques du temps jadis constituent, peut-être, une exception, mais toute œuvre littéraire avec nom de l'auteur en frontispice n'est rien de plus qu'un bel assemblage de « mots pervers ».

Le ciel bleu que tous nous voyons, le mystérieux ciel d'azur que voit, identiquement, chacun des porteurs à la fête des reliques, peut-il jamais recevoir une expression verbale ?

C'était là, comme déjà je l'ai dit, mon doute le plus profond ; et, à l'inverse, ce que je trouvais dans les muscles, par l'entremise de l'acier, c'était cet épanouissement comme victorieux du non-spécifique, victoire de connaître qu'on n'est pas différent des autres. Tandis que la pression impitoyable de l'acier graduellement dépouillait mes muscles de leur caractère particulier et individuel (produits de la dégénérescence) et que, par degrés, ils se développaient, ils allaient prendre, raisonnais-je, une apparence universelle, jusqu'à atteindre finalement au point de conformité avec un type général où les différences individuelles cessaient d'exister. L'universalité ainsi rejointe ne souffrirait plus de corrosion personnelle, de trahison. C'était là la caractéristique la plus désirable à mes yeux.

En outre, ces muscles, si évidents pour l'œil, si palpables au toucher, commencèrent à acquérir une qualité d'abstraction toute particulière. Des muscles, par essence non communicables, ne devaient jamais, en théorie, acquérir cette qualité abstraite commune aux moyens de la communication. Et pourtant...

Un jour d'été, échauffé par l'exercice, j'étais à rafraîchir mes muscles sous la brise qui entrait par la fenêtre ouverte. La sueur se dissipa comme par enchantement, une fraîcheur effleura la surface des muscles, comme une haleine de menthol. L'instant d'après, j'étais libéré du sentiment de l'existence des muscles et – de même que les mots,

par leur fonction abstraite, peuvent broyer le monde concret au point que les mots eux-mêmes semblent n'avoir jamais existé – mes muscles à ce moment broyèrent quelque chose en moi, si bien qu'on eût dit pareillement que les muscles eux-mêmes n'avaient jamais existé.

Qu'était-ce donc qu'ils avaient broyé ?

C'était ce sentiment d'exister en quoi nous croyons d'habitude avec si peu d'empressement, et qu'ils avaient transformé en une sorte de sentiment transparent de puissance. C'est cela que j'entends par leur « nature abstraite ». Comme me l'avait constamment suggéré mon recours à l'acier, le rapport entre les muscles et l'acier était d'interdépendance : tout à fait semblable, en fait, à la relation entre nous-mêmes et le monde. En bref, le sentiment de l'existence selon lequel la force ne peut être la force sans s'appliquer à quelque objet représente le rapport fondamental entre nous-mêmes et le monde ; c'est précisément dans cette mesure que nous dépendons du monde et que moi je dépendais de l'acier. Tout comme les muscles intensifient lentement leur ressemblance avec l'acier, ainsi nous sommes graduellement façonnés par le monde ; et quoique ni l'acier ni le monde ne puissent guère avoir l'idée de leur propre existence, une analogie frivole nous berce, à notre insu, de l'illusion qu'en fait l'un comme l'autre en ont le sentiment. Sinon, nous nous sentons impuissants à contrôler l'idée de notre propre existence et Atlas, par exemple, en viendrait peu à peu à regarder le globe qui pèse sur ses épaules comme quelque chose de semblable à lui-même. Ainsi notre sentiment d'exister recherche un objet ne pouvant vivre que dans un monde faux de relativité.

Sans doute est-il exact que, quand je soulevais un certain poids d'acier, je pouvais croire en ma propre force. Je suis, haletant, luttant pour obtenir une preuve certaine de ma force. En pareille occasion, la force était mienne et, à égalité, elle appartenait à l'acier. Mon sentiment d'exister trouvait en soi sa nourriture.

Sans l'acier, cependant, mes muscles paraissaient retomber dans un isolement absolu, leurs volumes, simples engrenages faits pour s'emboîter dans l'acier. Soufflait la brise fraîche, s'évaporait la sueur et s'évanouissait avec elles l'existence des muscles. Pourtant, c'est alors que les muscles jouaient leur rôle essentiel, broyant de toute la vigueur de leurs dents invisibles ce sentiment d'exister ambigu, relatif, pour lui substituer un sentiment absolu de puissance transparente et hors pair qui se passait de tout objet. Il n'est pas jusqu'aux muscles qui ne cessassent d'exister.

M'enveloppait alors un sentiment de puissance transparente comme la lumière.

Faut-il s'étonner que ce sentiment de puissance, qu'aucune somme de livres ou d'analyse intellectuelle ne saurait jamais procurer, m'apparût comme une antithèse véritable des mots ? Et c'était là ce qui, à la vérité, allait devenir le foyer de toute ma pensée.

*

La formulation de tout nouveau mode de pensée débute par des essais multiples de remise en forme d'un thème unique, jusque-là ambigu. De même que le pêcheur essaie

toutes sortes de gaules et l'escrimeur toutes sortes d'épée de bambou jusqu'à en trouver une dont la longueur et le poids lui conviennent, ainsi, en formulant un mode de pensée, une idée jusqu'alors imprécise reçoit son expression expérimentale sous des aspects variés ; ce n'est que quand on a trouvé les mesures et le poids convenables qu'elle devient une partie de soi-même.

Lorsque je fis l'expérience de cette pure sensation de force, j'eus le pressentiment que c'était là enfin le futur foyer de mes pensées. Cette idée me causa un plaisir ineffable, et je me promis de m'y attarder à loisir avant de faire mien ce nouveau mode de pensée. Je saurais prendre mon temps, faisant durer les choses, soucieux d'empêcher cette idée de se solidifier, sans cesser tout du long d'expérimenter des formules diverses et variées. Et, à travers de nombreux essais, je saurais à nouveau capturer la sensation parfaite et en confirmer la nature, tout comme un chien, attiré par l'arôme souverainement appétissant qui émane d'un os, prolonge la séduction en jouant avec lui.

Pour moi, mes tentations d'expression nouvelle prirent les formes de la boxe et de l'escrime, sur lesquelles je reviendrai. Il était naturel que ma remise en forme du sentiment parfait de la force s'orientât vers l'éclair du coup de poing et l'estocade de l'épée de bambou ; car cela qui se tenait au bout du poing fulgurant ou au-delà de la pointe du bambou, c'était justement ce qui constituait la preuve la plus certaine de cette lumière invisible qui émane des muscles. C'était une tentative pour atteindre à la « sensation ultime » séparée par l'épaisseur d'un cheveu de l'atteinte des sens.

Quelque chose, j'en étais sûr, se dissimulait dans le vide situé au-delà. Même à l'aide de ce sentiment de puissance parfaite, il était seulement possible d'atteindre un point situé à un pas en deçà de la chose ; l'intellect ou l'intuition artistique ne pouvaient pas, elles, s'en approcher à moins de dix ou vingt pas. L'art, c'est entendu, pourrait sans doute lui donner une « expression » sous une forme ou une autre. Néanmoins, l'« expression » exige un intermédiaire ; dans mon cas, à ce qu'il semblait, la fonction abstraite des mots qui devaient servir d'intermédiaire avait pour effet d'élever une barrière contre toute chose autre. Il paraissait improbable que l'acte d'expression pût satisfaire quelqu'un dont le mobile, dès l'origine, avait été de mettre en doute cet acte lui-même.

Il n'est pas surprenant qu'un anathème lancé aux mots attire l'attention sur la nature essentiellement équivoque de l'acte d'expression. Pourquoi concevons-nous l'envie de donner une expression aux choses qui ne peuvent être dites – et parfois y réussissons ? Pareille réussite est un phénomène qui se produit quand un subtil assemblage de mots excite à un degré extrême l'imagination du lecteur ; à ce moment, l'auteur et son lecteur deviennent complices d'un crime de l'imagination. Et quand leur complicité engendre une œuvre littéraire – cette « chose qui n'est pas une chose » –, on l'appelle « création » sans chercher plus loin.

Ce qui se passe, c'est que les mots, armés de leur fonction abstraite, sont apparus à l'origine nus par le logos afin de mettre de l'ordre dans le chaos du monde des choses concrètes, et l'expression fut essentiellement tentative pour retourner sur elle-même leur fonction abstraite et, tel le courant électrique inversé, pour bâtir un monde de phénomènes avec le seul matériau des mots. C'est en conformité avec cette idée que, plus haut, j'ai

avancé que toute œuvre littéraire était une sorte de superbe transformation du langage. L'« expression », de par sa fonction même, signifie création nouvelle d'un monde d'objets concrets au seul moyen du langage.

Combien de vérités dues à la paresse ont été admises au nom de l'imagination ! Combien de fois le terme imagination a-t-il été utilisé pour enjoliver la tendance malsaine de l'âme à s'envoler dans une infinie quête de vérité, laissant le corps à sa place de toujours ! Que de fois les hommes échappent-ils à la douleur de leur propre corps grâce à cet aspect sentimental de l'imagination qui fait que l'on ressent les maux des autres comme les siens propres ! Et que de fois l'imagination a-t-elle magnifié aveuglément des souffrances spirituelles dont il était, en fait, extrêmement difficile de mesurer la valeur relative ! Et quand ce type d'assurance hautaine de l'imagination unit l'acte d'expression de l'artiste et ses complices, alors naît à l'existence une sorte de « chose » inventée – l'œuvre d'art – et c'est à cette interférence d'un grand nombre de pareilles « choses » que sont dues la perversion et l'altération continues de la réalité.

Au bout du compte, les hommes finissent par ne plus rencontrer que des ombres et ils perdent le courage de faire bon visage aux afflictions de la chair.

Cela qui se tenait caché, par-delà l'éclair du coup de poing ou l'estocade de l'escrimeur, se situait au pôle opposé à l'expression verbale – voilà, à tout le moins, ce que faisait paraître le sentiment d'avoir affaire à une chose extrêmement concrète, voire à l'essence de la réalité. D'aucune manière ne pourrait-on l'appeler une « ombre ». Au-delà du poing, au-delà de la pointe de l'épée de bambou, une nouvelle réalité dressait la tête, une réalité qui repoussait toute tentative de la rendre abstraite – mieux, qui repoussait carrément toute expression des phénomènes en ayant recours à des abstractions.

C'est là, par-dessus tout, que se situait l'essence de l'action et de la puissance. Cette réalité, dans le parler populaire, on la désignait tout simplement comme l'« adversaire ».

L'adversaire et moi habitions le même monde. Quand je regardais, l'adversaire était vu ; quand l'adversaire regardait, moi-même j'étais vu ; nous nous faisons face, qui plus est, sans imagination intermédiaire, tous deux appartenant au même monde d'action et de force – autrement dit, le monde de « ce qui est vu ». L'adversaire n'était aucunement une idée, car même si, en escaladant, degré après degré, l'échelle de l'expression verbale à la poursuite d'une idée, et en regardant fixement cette idée, il se peut bien que nous réussissions à nous aveugler devant la lumière, cette idée cependant ne nous retournera jamais notre regard. Dans un domaine où, à chaque instant, votre regard vous est renvoyé, le temps ne vous est jamais donné d'exprimer les choses par des mots. Si vous voulez vous exprimer, il vous faut vous tenir hors du monde en question. Alors, dans un monde qui, dans l'ensemble, ne répond jamais à l'œil qui l'interroge, le temps vous est accordé de regarder et d'exprimer à loisir ce que vous aurez découvert. Mais jamais vous ne réussirez à capter l'essence d'une réalité qui vous renvoie votre regard.

L'adversaire – l'adversaire dissimulé dans le vide situé au-delà de l'éclair du coup de poing et de la pointe de l'épée et qui vous renvoie votre regard, c'est lui qui constitue l'essence vraie des choses. Les idées ne regardent pas qui les regarde ; les choses, oui. Par-delà l'expression verbale, on voit les idées voler sous la mi-transparence des choses imaginaires qu'elles ont engendrées. Par-delà l'action, voletant sous l'espace mi-

transparent qu'elle a engendré (l'adversaire), on aperçoit la « chose ». Pour l'homme d'action, cette « chose » prend l'apparence de la mort, et elle fond sur lui – le grand taureau noir du toréador – sans nulle intervention de l'imagination.

Malgré tout, je ne parvenais pas à y croire, sauf quand elle apparaissait à la pointe extrême de l'état conscient ; j'avais également perçu, confusément, que la seule preuve physique de l'existence de l'état conscient était la souffrance. A n'en pas douter, la douleur comportait une certaine splendeur profondément apparentée à cette splendeur que révèle la force.

Il est d'expérience commune qu'aucune technique de l'action ne peut se révéler efficace jusqu'à ce qu'un entraînement répété en ait rebattu les zones subconscientes de l'esprit. Toutefois, ce qui retenait mon intérêt, c'était une chose légèrement différente. D'une part, mon désir d'atteindre à la conscience parfaite dépendait de la série corps-force-action, tandis que, d'autre part, ma soif de conscience parfaite dépendait du moment précis où, grâce à l'action réflexe du subconscient préentraîné, le corps déployait une adresse supérieure. La seule chose qui m'attirât véritablement, c'était le point où coïncidaient ces deux tentatives contradictoires – en d'autres termes, le point de contact où la valeur absolue de l'état conscient et la valeur absolue du corps s'adaptaient exactement l'une à l'autre.

Naturellement, je ne visais pas à hébéter l'intelligence au moyen de la drogue ou de l'alcool. Je n'étais curieux que de suivre l'état de conscience à ses limites extrêmes en vue de découvrir le point où il se convertissait en puissance subconsciente. Cela étant, quel plus sûr témoignage de la persistance du conscient jusqu'à ses limites externes que la souffrance physique ? Il existe une interdépendance indéniable entre la conscience et la souffrance physique, et, à l'inverse, la conscience offre la plus sûre preuve possible de persistance de l'affliction corporelle.

J'en arrivai à penser que la douleur pourrait bien être l'unique preuve d'une persistance charnelle de l'état conscient, l'unique expression physique de la conscience. A mesure que mon corps acquérait une musculature et par là de la force, peu à peu se faisait jour en moi une inclination à accepter positivement la douleur, et l'intérêt s'accrut que je portais à la souffrance physique. Malgré tout, je ne voudrais pas qu'on crût que cette évolution fût le résultat du travail de l'imagination. Ma découverte eut lieu directement, par mon corps, grâce au soleil et à l'acier.

Comme bien des gens ont dû en faire eux-mêmes l'expérience, mieux, à la boxe ou à l'escrime, le coup est ajusté et mieux on le ressent comme une contre-attaque plutôt qu'un assaut direct sur la personne de l'adversaire.

Le coup que vous portez, votre force propre s'inscrivent en creux en quelque sorte. Le coup porté est réussi lorsque, en cet instant précis, le corps de l'adversaire s'adapte à ce creux de l'espace et que sa propre forme vient s'y modeler de façon strictement identique.

Comment se peut-il que le coup porté puisse être ressenti de cette façon ? Qu'est-ce qui assure sa réussite ? La réussite résulte de la correction parfaite de l'instant et de l'impact. Mais qui plus est, elle a lieu lorsque le choix du moment et de la cible — c'est-à-dire votre jugement – parvient à déjouer la garde de l'ennemi, lorsque vous avez la perception intuitive de cet instant à découvert une fraction de seconde *avant* qu'il soit

perçu par les sens. Cette perception, élément inconnaissable même de votre esprit, ne s'acquiert que par un long entraînement. Dès lors que l'instant correct devient perceptible à la conscience, il est déjà trop tard. Il est trop tard, autrement dit, quand a pris forme ce qui le dissimule dans l'espace situé au-delà du coup de poing fulgurant ou de la pointe de l'épée. Dès l'instant qu'il prend forme, il faut qu'il soit douillettement niché dans ce creux de l'espace qu'on a créé et dont on a tracé les limites. C'est à cet instant que naît la victoire au combat.

Au plus fort du combat, découvris-je, le lent travail de création du muscle, par lequel la force crée la forme et la forme la force, se répète avec tant de rapidité qu'il en devient imperceptible à l'œil. La force qui, comme la lumière, émettait des rayons était sans cesse renouvelée, détruisant et créant la forme en chemin. Je vis personnellement comment la forme belle et adaptée l'emportait sur une forme laide et imprécise. Le fait de l'altérer impliquait invariablement que l'ennemi y trouvait l'ouverture et que le rayonnement de la force en était brouillé.

La défaite de l'ennemi est acquise lorsqu'il ajuste sa forme au creux de l'espace que déjà vous avez délimité ; à cet instant, il faut que votre propre forme conserve constamment précision et beauté. Quant à la forme, elle doit posséder une suprême faculté d'adaptation, une souplesse hors pair, afin de ressembler à une série de sculptures créées d'un instant au suivant par un agent liquide. Le rayonnement continu de la force doit créer sa propre forme tout comme le jet d'eau continu maintient la forme d'une fontaine.

Sans nul doute, me semblait-il, en me soumettant à la trempe du soleil et de l'acier sur une période aussi longue, je ne faisais qu'appliquer un procédé de création d'une sorte de sculpture liquide.

Pour autant que participait rigoureusement de la vie le corps ainsi modelé, j'eus le sentiment qu'il tirait toute sa valeur de cette splendeur recréée d'instant en instant.

Voilà pourquoi, en vérité, les hommes se sont tant efforcés de commémorer dans le marbre impérissable cette gloire fugitive de la chair.

Il s'ensuivait que la mort réside à peu de distance au-delà de cet instant précis.

Là, je sentis que j'étais sur la voie d'une intelligence intime du culte des héros. Le cynisme, qui estime comique tout culte des héros, s'accompagne toujours du sentiment d'une infériorité physique. Invariablement, c'est celui qui se croit lui-même physiquement dépourvu d'attributs héroïques qui parle du héros avec dérision ; et, ce faisant, quelle improbité dans ses façons de s'exprimer qui s'inspirent ostensiblement d'une logique aussi universelle et aussi répandue, sans se référer le moins du monde (c'est du moins ce qu'y voit le grand public) à ses propres caractéristiques corporelles.

J'attends encore l'homme qui, se moquant du culte des héros, possède en sa personne ce qu'on pourrait proprement appeler des attributs héroïques. Le cynisme facile va de pair invariablement avec des muscles mous ou l'obésité, tandis que le culte du héros et un nihilisme puissant s'accompagnent toujours d'un corps puissant et de muscles bien trempés. Car le culte du héros est, finalement, le principe fondamental du corps, et, au bout du compte, participe au contraste entre la robustesse du corps et cette destruction qu'est la mort.

Le corps porte en lui bien assez de force convaincante pour détruire le halo comique qui nimbe une excessive conscience de soi ; car s'il est vrai que la beauté corporelle peut être tragique, elle ne comporte aucune trace de comique. La chose qui finalement épargne à la chair d'être ridicule, c'est l'élément de mort qui réside dans un corps vigoureux, en pleine santé ; je comprenais que c'était là ce qui soutenait la dignité de la chair. Comme l'on trouverait comiques l'éclat et l'élégance du toréador si son métier n'avait aucun commerce avec la mort !

Néanmoins, chaque fois que l'on recherchait la sensation ultime, l'instant de la victoire était ressenti comme n'ayant aucune saveur. Au bout du compte, l'adversaire – la « réalité qui vous renvoie votre regard » –, c'est la mort. Puisque la mort, à ce qu'il semble, ne le cède à personne, la gloire de la victoire ne peut être rien de plus qu'une gloire purement terrestre sous sa forme la plus haute. Et si c'est seulement une gloire terrestre, me dis-je, alors il devrait être possible d'atteindre à quelque chose de tout à fait semblable en ayant recours aux arts du verbe.

Cependant, la chose que nous ressentons dans la sculpture la plus belle (ainsi le bronze de Delphes, le conducteur de char, où ont été fidèlement immortalisées la gloire, la fierté, la pudeur reflétées dans l'instant victorieux), c'est la prompte approche du spectacle de la mort juste de l'autre côté du vainqueur. En même temps, en nous montrant symboliquement les limites de l'élément spatial dans l'art du sculpteur, elle donne à entendre qu'il n'est humainement que déclin au-delà de la gloire la plus haute.

En prétendant capter la vie, le sculpteur ne l'a atteinte qu'en son instant suprême.

Si la solennité, la dignité du corps naissent uniquement de l'élément de mort qui s'y dissimule, il faut donc, raisonnais-je, que le chemin qui conduit vers la mort comporte quelque voie privée qui le relie à la douleur, à la souffrance et à la conscience ininterrompue par quoi se prouve la vie. Je ne pouvais m'empêcher de penser que s'il se produisait quelque incident où se confondent habilement les affres violentes de la mort et des muscles bien développés, cela ne pouvait être qu'en réponse aux exigences esthétiques du destin. Non pas, bien entendu, que le destin prête souvent l'oreille à des considérations esthétiques.

Dès ma jeunesse, l'angoisse physique m'avait été familière sous différents aspects, mais l'adolescence écervelée et hypersensible les confondait irrémédiablement avec la souffrance spirituelle. Au cours des années de collège, une marche forcée de Gora à Sengoku-bara, puis, par le col d'Otomé jusqu'à la plaine qui s'étend au pied du mont Fouji, avait été certes fort éprouvante, mais tout ce que je retirais de mes tribulations, c'était un type de souffrance passive, mentale. Je n'avais pas le courage physique d'aller au-devant de la souffrance par moi-même, de m'approprier la douleur.

L'acceptation de la souffrance en tant que preuve de courage était le thème des rites primitifs d'initiation dans le lointain passé, et tous ces rites étaient en même temps des cérémonies de la mort et de la résurrection. De nos jours, les hommes ont oublié la lutte cachée dans les profondeurs, entre l'état conscient et le corps telle qu'elle apparaît dans le courage, dans le courage physique en particulier. On regarde généralement la conscience comme passive, tandis que le corps agissant constituerait l'essence de tout ce qui est hardiesse et audace ; pourtant, dans le drame du courage physique, les rôles sont, en fait,

renversés. La chair bat prudemment en retraite pour assumer sa tâche défensive tandis que c'est la conscience claire dont la décision fait que le corps prend son élan en renonçant à soi-même. L'exquise clarté de la conscience est l'un des facteurs qui contribuent le plus fortement au renoncement à soi-même.

Empoigner la souffrance, c'est le rôle constant du courage physique ; et le courage physique est, pour ainsi dire, la source de cet appétit de compréhension et d'appréciation de la mort qui, plus que toute autre chose, est la condition primordiale pour rendre possible une connaissance véritable de la mort.

Le philosophe en chambre aura beau ruminer l'idée de la mort, aussi longtemps qu'il restera à l'écart du courage physique qui constitue un préalable à la connaissance, il demeurera incapable de commencer même à rien y comprendre. Qu'on entende bien que je parle de courage « physique » ; la « conscience de l'intellectuel » et le « courage intellectuel » ici ne sont pas en cause.

Il reste que je vivais en un siècle où l'épée d'escrime n'est plus le symbole immédiat de l'épée véritable, et où l'épée véritable aux mains de l'escrimeur ne fend rien d'autre que l'air. L'art de l'escrimeur additionnait toute espèce de mâle beauté ; néanmoins, pour autant que cette virilité n'avait plus, dans la société, aucune utilité pratique, l'escrime ne se distinguait guère d'un art fondé uniquement sur l'imagination. L'imagination, je la détestais. Pour moi, l'escrime devait être une chose où l'imagination n'aurait aucune part.

Les cyniques – sachant bien qu'il n'est personne qui méprise aussi complètement l'imagination que le faiseur de rêves, dont les songes émanent de l'imagination –, les cyniques vont, j'en suis sûr, se gausser de mon aveu dans leur for intérieur.

Pourtant, mes rêves, à un moment donné, sont devenus mes muscles. Les muscles que j'avais faits, qui existaient, pouvaient bien prêter à l'imagination des autres, mais ils ne toléraient plus d'être rongés par ma propre imagination. J'avais atteint un stade où j'apprenais rapidement à connaître le monde de ceux qui sont « vus ».

Si c'était une propriété spéciale aux muscles de nourrir l'imagination des autres, tout en en restant eux-mêmes totalement dépourvus, alors, à l'escrime, je cherchais à faire un pas de plus, à accomplir l'acte parfait où l'imagination n'aurait aucune part, que ce fût la mienne propre ou celle d'autrui. Parfois, il semblait que mon vœu eût été accompli, à d'autres moments qu'il ne l'était pas. Cependant, dans l'un ou l'autre cas, c'était la force physique qui s'employait, qui s'élançait d'un pied léger, qui poussait de grands cris...

Comment les faisceaux musculaires, habituellement si lourds, si obscurs, si immuablement statiques, connaissaient-ils l'instant où l'action s'anime d'une passion chauffée à blanc ? J'aimais la fraîcheur de la conscience qui perlait sans cesse sous la tension spirituelle, quelle qu'en fût l'espèce. Je ne pouvais plus croire que ce fût purement en raison d'une mienne vertu intellectuelle que le cuivre de la surexcitation reçût la doublure argentée de la connaissance. C'est cela qui faisait de la passion ce qu'elle était. Car je commençais à croire que c'étaient les muscles – puissants, statiquement si bien ordonnés et silencieux – qui étaient la vraie source de clarté de ma conscience. La douleur musculaire ressentie à l'occasion d'un coup qui passait à côté du bouclier suscitait aussitôt une conscience encore plus résolue qui supprimait la douleur, sentir que l'haleine allait manquer engendrait une fureur qui la dominait. Ainsi, de temps à autre, j'apercevais un

autre soleil tout différent de celui qui, si longtemps, m'avait dispensé ses bénédictions, un soleil rempli des flammes sombres et cruelles de la conscience sensible, soleil de mort qui jamais ne brûlerait la peau, bien qu'il rougeoyât de rayons plus étranges encore.

Ce deuxième soleil était dans son essence bien plus dangereux pour l'intellect que n'avait jamais été le premier. Plus que toute autre chose, c'était ce danger où je trouvais mon enchantement.

Et pendant ce temps, qu'advenait-il de mes affaires avec les mots ? A présent, j'avais fait de mon style une chose appropriée à mes muscles : il était devenu souple et libre, dépouillé de tout ornement onctueux, tandis qu'avait été assidûment maintenue une ornementation « musculaire » – c'est-à-dire une ornementation qui, bien qu'elle soit peut-être sans utilité au sein de la civilisation moderne, reste aussi nécessaire que jamais pour des raisons de prestige et de présentation. Me déplaisait autant un style purement fonctionnel qu'un style uniquement sensuel.

Néanmoins, j'étais dans une île à moi, isolée. Tout comme mon corps était isolé des autres, de même mon style frisait la non-communication ; style qui aboutissait non à l'acceptation, mais au rejet.

Par-dessus tout, je me préoccupais de distinction (non que mon style à moi eût nécessairement cette qualité). Mon idéal en fait de style aurait possédé la beauté sérieuse du bois verni dans le vestibule d'une demeure de Samourai par une journée d'hiver.

Mon style, il n'est guère besoin de le souligner, se détournait progressivement des préférences de ce siècle.

Abondant en antithèses, drapé dans une solennité pesante d'autrefois, il ne manquait pas d'une certaine noblesse ; mais il conservait la même allure grave et cérémonieuse où qu'il allât, traversant la chambre à coucher des gens du même pas que tout autre lieu. Comme certains militaires, il allait bombant le torse et les épaules effacées, dédaignant les styles des autres hommes qui vont courbant l'échine, le genou ployé, voire – à Dieu ne plaise ! – en se dandinant.

Je savais, naturellement, qu'il y a de par le monde des vérités qu'on ne peut apercevoir qu'en relâchant son attitude. Mais ces choses-là méritaient d'être laissées aux autres.

Quelque part en moi, je commençais à projeter d'unir l'art et la vie, le style et une éthique de l'action. Si le style était semblable aux muscles et à des façons exemplaires de se comporter, son rôle évident était alors de freiner l'imagination vagabonde. Si cela conduisait à négliger telle ou telle vérité, ce n'était pas mon affaire. Je ne me souciais pas non plus le moins du monde que mon écriture fût exempte de la crainte, de l'horreur des confusions et des ambiguïtés. J'avais résolu de m'attacher à une vérité particulière en évitant de poursuivre aucune vérité universelle. Je laissais de côté les vérités débilitantes et laides ; exerçant un choix par des voies diplomatiques au-dedans de l'intellect, je tâchais d'éviter l'influence morbide que subissent les hommes qui laissent libre cours à l'imagination. Néanmoins, il était dangereux, d'évidence, de sous-estimer son influence ou de vouloir l'ignorer. Qui pouvait dire à quel moment les forces anémiées d'une imagination invisible mais tenues en alerte n'allaient pas se lancer lâchement à l'assaut hors les fortifications soigneusement élaborées de l'écriture ? Jour et nuit, je montai la

garde sur les remparts. De temps à autre, quelque chose – une lueur rouge – jaillissait comme un signal au-dessus de la plaine sombre qui s’étendait à l’infini dans la nuit au-devant de moi. Je voulais me convaincre que c’était un feu de joie. Alors, aussi soudainement qu’elle était apparue, la lueur s’évanouissait. Pour me garder contre l’imagination et sa servante, la sensibilité, j’employai l’arme du style. La tension de la vigile nocturne, que ce fût sur terre ou sur mer, voilà ce que je recherchais dans l’écriture. Plus que tout, je détestais être vaincu. Peut-il être pire défaite que lorsqu’on est corrodé, brûlé de l’intérieur par les sécrétions acides de la sensibilité jusqu’à perdre finalement sa silhouette, jusqu’à se dissoudre, se liquéfier ; ou quand la chose se produit pour la société alentour et que l’on y accommode son propre style ?

Chacun sait que des chefs-d’œuvre, non sans ironie, peuvent s’élever du sein d’une pareille défaite, dans le trépas de l’esprit. Bien qu’il m’arrivât de faire un pas en arrière pour concéder que ces chefs-d’œuvre étaient des victoires, je savais que c’étaient des victoires sans combat, victoires sans bataille d’une espèce particulière à l’art. Pour moi, je recherchais la lutte en tant que telle, quelle qu’en fût l’issue. Je ne me sentais aucun goût pour la défaite – encore moins la victoire – sans combat. En même temps, je ne connaissais que trop le caractère fallacieux de tout conflit dans le domaine de l’art. S’il me fallait lutter, je sentais que je devais passer à l’offensive dans des domaines extérieurs à l’art ; dans l’art, il m’appartenait de défendre ma citadelle. Il fallait être défenseur robuste au-dedans de l’art, et valeureux combattant au-dehors. Mon but dans la vie était d’acquérir les multiples attributs du guerrier.

Au cours de la période d’après-guerre, où étaient renversées toutes les valeurs convenues, j’avais souvent pensé et fait part à autrui que c’était le moment ou jamais de ressusciter le vieil idéal japonais, où se combinaient les lettres et les arts guerriers, l’art et l’action ? Il fut un temps, après cela, où mon métier s’écartera de cet idéal particulier ; puis, à mesure que le soleil et l’acier m’enseignaient progressivement le secret de la poursuite des mots avec le corps (et non pas seulement la poursuite du corps avec les mots), les deux pôles qui étaient en moi commencèrent à maintenir un équilibre et le générateur de mon esprit, pour ainsi dire, passa d’un courant direct à un courant alternatif. Mon esprit conçut un système qui, en installant au-dedans de moi deux éléments, lesquels se contrariaient l’un l’autre, deux éléments qui faisaient alternativement passer le courant dans des directions opposées, semblaient en apparence induire une rupture grandissante de la personnalité et qui cependant, en fait, déterminaient à chaque instant un équilibre vital sans cesse détruit et sans cesse renaissant. Enfermer dans le moi une double polarité et admettre heurt et contradiction, ce fut ainsi que je mêlai « art et action ».

De cette manière, me sembla-t-il, l’intérêt que dès longtemps j’avais porté à ce qui s’opposait au principe littéraire commença pour la première fois à porter du fruit. Le principe de l’épée semblait consister en une alliance de la mort, non point avec le pessimisme et l’impuissance mais avec une énergie surabondante, fleur de la perfection physique, et avec la volonté de combattre. Rien de plus éloigné du principe de la littérature. En littérature, la mort est tenue en échec quoique, en même temps, utilisée comme élément moteur ; la force est appliquée à construire de vaines fictions ; la vie est en réserve, mélangée avec la mort selon une formule exacte, puis traitée avec des préservatifs et enfin répandue pour la production d’œuvres d’art qui jouissent d’une étrange immortalité. L’action, pourrait-on dire, périt dans sa fleur ; la littérature, elle, est

une fleur impérissable. Et, bien entendu, une fleur impérissable est une fleur artificielle.

Si bien que combiner l'action et l'art, c'est combiner la fleur qui se flétrit et la fleur qui dure à jamais, mêler chez un individu les deux désirs les plus contradictoires de l'humanité et les rêves de réalisation propres à chacun de ces désirs. Dès lors, quelles en sont les conséquences ?

Avoir une connaissance intime de l'essence de ces deux choses – dont il faut bien que l'une soit fausse si l'autre est véridique –, en savoir parfaitement les origines et prendre part à leurs mystères, c'est détruire en secret les rêves ultimes de l'une au sujet de l'autre. Lorsque l'action se voit comme étant la réalité et voit dans l'art le mensonge, elle confère à ce mensonge le pouvoir d'adhérer finalement à sa propre vérité et, dans l'espoir de mettre à profit le mensonge, elle lui confie ses rêves. D'un autre côté, quand l'art se considère comme étant la réalité, l'action étant le mensonge, ce mensonge lui apparaît une fois encore comme le sommet dressé à l'extrémité de son monde imaginaire ; force lui est d'admettre que le mensonge n'est plus là pour l'assister au moment de mourir et que la réalité de la mort serre de près la réalité de ses œuvres. Mort redoutable, cette mort qui saisit l'être humain qui jamais n'a vécu ; du moins, pourtant, peut-il rêver, à l'instant ultime, de l'existence dans le monde de l'action – le mensonge – d'une mort autre que la sienne.

Par destruction de ces rêves ultimes, j'entends la perception de deux vérités cachées : à savoir que la fleur de mensonge dont rêve l'homme d'action n'est autre qu'une fleur artificielle ; et, d'autre part, que la mort étayée par le mensonge dont rêve l'art ne confère d'aucune manière de faveurs spéciales. En bref, le double cheminement vous coupe d'un quelconque salut par le rêve : les deux secrets qui n'avaient aucune vocation à être ainsi confrontés se connaissent l'un l'autre. Unis dans un seul corps, il faut accepter sans faillir l'effondrement des principes ultimes de la vie et de la mort.

Peut-être voudra-t-on s'enquérir s'il est possible à chacun de vivre cette dualité en pratique. Heureusement, il est extrêmement rare que la dualité revête sa forme absolue ; c'est l'espèce d'idéal dont la réalisation signifierait sa fin immédiate. Car le secret de cette dualité ultime, intimement discordante, est, bien qu'elle puisse sans cesse hypothéquer l'avenir sous forme d'une vague appréhension, qu'elle ne sera jamais mise à l'épreuve qu'à l'instant de la mort.

Alors, juste au moment où le double idéal sans salut est sur le point de se réaliser, celui dont l'esprit est préoccupé de cette dualité devra trahir l'idéal de part ou d'autre. Puisque c'était la vie qui le tenait lié à l'impitoyable perception de cet idéal, il va trahir cette perception une fois parvenu face à la mort. Sinon, la mort lui serait insupportable.

Aussi longtemps que nous vivons, cependant, il nous est loisible de muser en compagnie de l'une ou l'autre de ces conceptions, comme il est prouvé par les morts qui surviennent constamment dans le sport suivies de retours bienfaisants à la vie. Là où il s'agit de l'esprit, la victoire provient de l'équilibre mené à bien face à une destruction toujours imminente.

Du fait que mon esprit ne cessait d'être en butte à l'ennemi, seules désormais parvenaient à éveiller son intérêt les tâches les plus ardues, virtuellement impossibles. Plus précisément, il ne s'intéressait plus qu'à l'espèce de jeu la plus dangereuse, celle où

l'esprit se met lui-même en danger – au jeu et à la « douche » bienfaisante qui s'ensuivait.

Il fut un temps où mon esprit s'attachait à essayer de comprendre quels pouvaient être les sentiments d'un individu au physique corpulent à l'égard du monde alentour. C'était là, assurément, un problème trop vaste pour la simple connaissance, car bien que la connaissance puisse avancer dans les ténèbres en se guidant d'après les nombreuses plantes grimpantes de la sensation et de l'intuition, ici, les plantes étaient déracinées ; le désir de connaître se trouvait en moi tandis que le droit au sentiment global de l'existence était accordé à l'autre partie.

Avec un peu de réflexion, nous y verrons plus clair. Le sentiment de l'existence que peut avoir un individu au physique corpulent doit être, en soi, de nature à englober le monde entier ; pour cet homme, considéré comme objet de connaissance, tout ce qui n'est pas lui (moi-même y compris) doit être nécessairement reporté sur le monde extérieur objectif dont ses sens lui fournissent l'expérience.

Impossible, dans ces conditions, d'aboutir à une image correcte, à moins d'y répondre par une connaissance encore plus universelle. Autant essayer de connaître le sentiment de l'existence que peut avoir une personne originaire d'un autre pays ; en pareil cas, tout ce qu'on peut faire, c'est appliquer des concepts globaux, abstraits, tels que l'espèce humaine, l'humanité universelle, ainsi de suite, et de procéder à des déductions en utilisant ces étalons hypothétiques. Ce n'est pas là, pourtant, une connaissance exacte, mais une méthode qui laisse intacts les éléments finalement inconnaissables, une déduction par analogie avec les autres éléments communs à chacun. Le problème véritable est éludé ; les choses « qu'on voudrait réellement connaître » sont laissées de côté. Dans cette alternative, il reste à l'imagination à prendre possession sans vergogne et à orner l'autre partie d'une multitude bigarrée de poèmes et de visions fantasques.

En ce qui me concerne, cependant, toute fantaisie disparut tout à coup. Dans son ennui, mon esprit pourchassait l'inintelligible quand, brusquement, le mystère se désintégra... soudain, c'est moi qui me trouvai posséder la beauté physique.

Ainsi, ceux qui jusque-là étaient sur l'autre rive du fleuve se trouvèrent ici, du même côté que moi. L'énigme avait disparu ; la mort seule restait un mystère. Et comme cet affranchissement à l'égard des énigmes n'avait en rien été le produit de l'esprit, la vanité de celui-ci en fut effroyablement blessée. Par défi, en quelque sorte, il se reprit à bâiller, à se vendre de nouveau à l'imagination détestée quand la seule chose qui appartînt pour l'éternité à l'imagination, c'était la mort.

Et pourtant où est la différence ? Si les sources les plus profondes de l'imagination morbide qui vous assaille de nuit – l'imagination voluptueuse qui provoque à l'abandon sensuel – gisent sans exception dans la mort, en quoi cette mort diffère-t-elle d'une mort glorieuse ? Qu'est-ce qui distingue la mort héroïque d'une mort décadente ? Le refus cruel du salut dans la double voie prouve qu'au bout du compte elle est une, et que l'éthique littéraire et l'éthique de l'action ne sont autres qu'efforts pathétiques pour résister à la mort et à l'oubli.

Toute différence qu'il pourrait y avoir se ramène à la présence ou à l'absence de l'idée de l'honneur selon laquelle la mort est « quelque chose qui s'offre aux regards », et à la présence ou à l'absence des formes esthétiques de la mort qui l'accompagne – en d'autres

termes à la nature tragique des approches de la mort et à la beauté du corps qui va à sa perte. Ainsi, si l'on considère la beauté de la mort – les hommes sont condamnés à des inégalités et degrés de fortune proportionnés aux inégalités et degrés de fortune dont le destin les a nantis en naissant – quoique, de nos jours, cette inégalité soit obscurcie du fait que l'homme contemporain ne ressent presque plus le désir des anciens Grecs de vivre « en beauté » et de mourir « en beauté ».

Pourquoi faut-il qu'un homme participe de la beauté seulement par une mort héroïque, violente ? Dans l'ordinaire de la vie, la société prend bien garde que les hommes ne puissent avoir aucune part à la beauté ; la beauté physique chez le mâle, considérée comme « objet » en soi sans nul intermédiaire, est méprisée et la profession de l'acteur masculin – laquelle implique qu'il s'offre constamment aux regards – est loin de se voir accorder un respect véritable. On maintient une règle rigoureuse en ce qui concerne les hommes ; la voici : dans les circonstances ordinaires, un homme ne doit jamais permettre qu'on le prenne pour réalité objective ; il ne peut être objectivé que dans l'acte suprême – lequel est, je suppose, l'instant de la mort, l'instant où, même sans qu'on le voie, est permise la vision en esprit et la beauté objective. Ainsi la beauté de l'escadrille-suicide où l'on reconnaît la beauté non seulement au sens spirituel, mais, pour la plupart des hommes, également au sens ultra-érotique.

D'ailleurs, en ce cas, le rôle d'intermédiaire concerne une action héroïque tellement intense qu'elle dépasse les ressources du commun des mortels, si bien que « l'objectivation » sans intermédiaire est ici impossible.

Aussi près que s'approchent de simples mots de cet instant d'action suprême qui sert d'intermédiaire à la beauté, ils ne peuvent pas davantage la rejoindre qu'un objet en plein vol ne peut atteindre à la vitesse de la lumière.

Mais ce qu'ici je tentais de décrire n'était pas la beauté. Discuter la beauté, c'est discuter ce problème « en profondeur ». Telle n'était pas mon intention : ce que je cherchais à faire, c'était d'ordonner une grande diversité d'idées comme des dés d'ivoire et d'assigner des limites au rôle de chacune.

Je découvris alors que l'imagination gisait au plus profond dans la mort. Peut-être est-il naturel que, tout à fait à part du besoin de préparer une défense contre les empiétements de l'imagination, j'ai conçu l'idée de retourner sur elle-même l'imagination qui si longtemps m'avait tourmenté, la changeant en quelque chose qui pourrait me servir d'arme pour contre-attaquer. Cependant, là où il s'agissait d'art en tant que tel, mon style avait déjà érigé des fortins de-ci de-là, partout, et réussissait à tenir en échec les empiétements de l'imagination. Si je devais projeter une contre-attaque, il fallait qu'elle eût lieu dans un domaine extérieur à l'art. C'est cela, plus que toute autre chose, qui m'attira tout d'abord vers l'idée des arts guerriers.

Il fut un temps où j'avais été le genre de garçon qui, accoudé à la fenêtre, ne se lassait pas d'attendre qu'arrivent vers lui une foule d'événements imprévus. Quand bien même je me montrerais incapable de changer le monde, je ne pouvais pas ne pas espérer que le monde changerait de lui-même.

Pour ce genre de garçon, avec toutes les angoisses inhérentes à cet état d'esprit, la transformation du monde était une urgente nécessité ; jour après jour, j'y trouvais ma

nourriture ; c'était une chose sans quoi je n'aurais pu continuer à vivre. L'idée de transformer le monde m'était aussi nécessaire que le sommeil et trois repas quotidiens. C'était le sein maternel qui nourrissait mon imagination.

Ce qui s'ensuivit pratiquement était, en un sens, une transformation du monde sans l'être en un autre sens. A supposer que le monde changeât en ce que j'espérais, à l'instant même du changement, il perdait ses délices. Cela qui figurait à la fine pointe de mes rêves, c'était l'extrême danger et la destruction ; pas une fois n'avais-je envisagé le bonheur. Le genre de vie quotidienne le mieux approprié était pour moi la destruction du monde jour après jour ; la paix était l'état de vie le plus ardu et le plus anormal.

Malheureusement, me manquaient les attributs physiques propres à faire face à cette situation. Portant en écharpe une susceptibilité qui ne savait pas résister, je guettais l'imprévu, me disant que, lorsqu'il surviendrait, je l'accepterais plutôt que de l'affronter.

Beaucoup plus tard, je me rendis compte que si la vie psychologique de cette jeunesse des plus décadentes s'était trouvée étayée par la force et une volonté de combattre, elle aurait constitué une parfaite analogie avec la vie du guerrier. C'était là une découverte étrangement vivifiante. En y procédant, je fus à même de saisir l'occasion de retourner l'imagination contre elle-même.

Si, pour moi, le seul monde naturel était celui où la mort était une chose quotidienne, qui allait de soi, et si ce qui pour moi était naturel était très aisément accessible, non par des artifices, mais en mettant en œuvre des concepts du devoir entièrement dépourvus d'originalité, alors rien ne pouvait être plus naturel pour moi que de succomber peu à peu à la tentation et de chercher à remplacer l'imagination par le devoir. Nul instant plus éblouissant que celui où des fantasmes quotidiens sur la mort, le danger et la destruction du monde sont changés en devoir. Y parvenir réclamait cependant l'éducation du corps, de la force et de la volonté de combattre ainsi que les techniques du combat. Pour les développer, on pouvait s'en remettre au genre de méthodes qui avaient naguère servi à développer l'imagination ; car l'imagination et le maniement de l'épée n'étaient-elles pas semblables, dans la mesure où c'étaient des techniques nourries d'une familiarité avec la mort ? En outre, l'une et l'autre étaient des techniques qui, plus elles s'affinaient, plus elles vous faisaient approcher la destruction.

Je comprends maintenant que, depuis longtemps, elle me hélait de loin, cette tâche où fourbir l'imagination en vue de la mort et du danger acquiert la même signification que fourbir le métal de l'épée ; seule ma faiblesse et ma couardise m'avaient fait l'éviter.

Garder la mort présente à l'esprit jour après jour, centrer chaque instant sur la mort inévitable, s'assurer que ses pires pressentiments coïncidaient avec ses rêves de gloire... si ce n'était que cela, c'était donc assez pour faire passer au monde de la chair ce que dès longtemps j'accomplissais dans le monde de l'esprit.

J'ai déjà décrit mes préparatifs assidus en vue d'accepter un changement aussi déchirant, me mettant à même de l'accepter à tout moment. La théorie que toute chose pouvait être recouvrée avait pris naissance en moi. Comme il m'était apparu clairement que le corps lui-même – ostensiblement prisonnier du temps d'instant en instant dans sa croissance et son déclin – pouvait être recouvré, il n'était donc pas curieux que me vînt l'idée que le temps lui-même était recouvrable.

Pour moi, l'idée du temps recouvrable signifiait que devenait possible la mort en beauté qui, naguère, m'avait échappé. Qui plus est, au cours des dix années passées, j'avais appris la force, j'avais appris la souffrance, le combat et la conquête de soi ; j'avais appris le courage de les accepter tous dans la joie.

Je commençais à rêver de mes aptitudes de combattant.

*

... Il est assez risqué de discuter un bonheur qui peut se passer de mots.

La seule chose qui, j'en suis sûr, peut aisément se déduire de ce que j'ai écrit, c'est qu'afin de susciter ce que j'évoque ici sous le nom de bonheur, il faut d'abord remplir une série de conditions extrêmement gênantes et se livrer à toute une série de pratiques extrêmement complexes.

Au cours du bref espace – un mois et demi – de vie militaire dont je fis plus tard l'expérience, je trouvai maint fragment chatoyant de bonheur, mais il en est un (inoubliable et si complet sentiment de bonheur éprouvé en un moment dépourvu de toute signification apparente et pas du tout militaire) que je me sens contraint de le relater ici. Bien que faisant partie d'un groupe lorsque j'étais soldat, ce sentiment suprême de bien-être se manifesta, comme en toute occasion antérieure de ma vie, lorsque j'étais tout seul.

Cela se produisit à la tombée du jour le 25 mai, une journée splendide du début de l'été. J'étais incorporé dans un groupe de parachutistes ; on avait fini l'exercice journalier ; j'avais été prendre un bain et rentrais au dortoir.

Le ciel du début de soirée se teintait de nuances roses et bleues et l'herbe au-dessous s'étendait en nappe de jade unie, étincelante. On voyait çà et là, de part et d'autre du sentier où je marchais, les bâtiments de bois, robustes, vieillissants, souvenirs nostalgiques d'une époque où ç'avait été l'école de cavalerie : le manège couvert devenu un gymnase, les écuries aujourd'hui bureau de poste...

J'avais encore ma tenue de culture physique : de longs collants de coton blanc qu'on venait de distribuer ce jour même, des sandales de gymnastique en caoutchouc, un maillot. Contribuait à mon sentiment de bien-être jusqu'à la boue qui salissait déjà le fond du pantalon.

Le maniement du parachute qui avait occupé la matinée, cette sensation extraordinairement subtile au moment où, pour la première fois, on s'abandonnait au vide, subsistait en moi, résidu transparent, frêle comme un biscuit médicinal. La respiration profonde et rapide due à l'entraînement sur piste et à la course qui avaient suivi pénétraient mon corps d'une agréable léthargie. Il y avait là des carabines, des armes de toutes sortes. Mon épaule était prête à tout instant à ajuster une crosse.

J'avais couru à cœur joie sur le gazon vert, senti la morsure du soleil hâler d'un bronze doré mon épiderme ; dans l'illumination de l'été, j'avais vu, douze mètres au-dessous de moi, les ombres des hommes fermement découpées et collant à leurs pieds. J'avais sauté dans l'espace du haut de la tour argentée, conscient, dans mon élan, que mon

ombre projetée l'instant d'après parmi ces gens se trouverait isolée sur le sol en flaque noirâtre, détachée de mon corps. A cet instant, sans le moindre doute, j'étais libéré de mon ombre, de la conscience de moi-même.

Ma journée avait été remplie ras bord d'exercices corporels et d'action. Excitation physique, force, sueur, muscle ; le gazon vert de l'été s'étendait alentour, la brise remuait la poussière sur le sentier que je suivais, les rayons du soleil s'inclinaient lentement à l'oblique, tandis qu'en collant et sandales de gymnastique, je marchais tout naturellement au milieu d'eux.

Voilà la vie que j'avais désirée. En cette heure, je goûtais cette joie primitive, solitaire, de l'instructeur d'éducation physique retournant entre le vieux bâtiment d'école et les massifs d'arbustes, après s'être perdu dans la beauté des exercices physiques par un soir d'été.

J'y percevais un repos absolu de l'intellect, une béatification de la chair. L'été, la blancheur des nuages, le vide azuré du ciel après la dernière instruction de la journée, un grain de mélancolie venant ponctuer l'éclat du soleil qui filtrait entre les arbres, tout cela faisait naître un sentiment d'ivresse. J'existais...

Comme ils étaient complexes les cheminements nécessaires pour atteindre cette existence ! Celle-ci embrassait un grand nombre de concepts qui, pour moi, étaient presque des fétiches et qui se trouvaient directement associés à mon corps et à mes sens, entièrement à part de l'entremise des mots. L'armée, la culture physique, l'été, les nuages, le couchant, le vert des herbes de l'été, le collant blanc, la sueur, les muscles et tout juste une vague haleine de mort... Rien n'y manquait ; chaque pièce de la mosaïque était en place. Je n'avais absolument aucun besoin de quiconque, et de ce fait aucun besoin des mots. Le monde où j'étais se composait d'éléments conceptuels aussi purs que des anges ; tout élément étranger provisoirement balayé, je débordais de la joie infinie d'être un avec le monde, joie proche de celle qu'engendre une eau froide sur la peau échauffée au soleil de l'été.

*

... Il est fort possible que ce que j'appelle bonheur corresponde à ce que d'autres appellent l'instant de danger imminent. Car ce monde qui m'absorbait, hors l'entremise des mots, m'emplissant ainsi d'un sentiment de bonheur, n'était autre que le monde tragique. Bien entendu, à ce moment, la tragédie n'était pas encore accomplie ; mais tous les germes de la tragédie s'y trouvaient ; la ruine y était implicite ; lui faisait défaut tout « avenir ». A l'évidence, mon bonheur se fondait sur la joie d'avoir complètement satisfait aux qualifications requises pour y trouver place. Ma fierté se fondait sur le sentiment d'avoir requis ce précieux passeport, non par l'entremise des mots, mais par la culture du corps et cela seul. Ce monde qui était l'unique endroit où je pouvais respirer à l'aise, ce monde aux antipodes du vulgaire et sans avenir – ce monde, je l'avais poursuivi sans arrêt, depuis la fin de la guerre, avec un sentiment cuisant de frustration. Mais les mots n'avaient eu aucune part à cette acquisition ; au contraire, ils avaient voulu m'en éloigner de plus en plus : car même l'expression verbale la plus destructrice fait partie intégrante du devoir

quotidien de l'artiste.

Quelle ironie ! A une époque où la coupe sans avenir de la catastrophe avait été débordante, je ne m'étais pas trouvé qualifié pour m'y abreuver. Je m'étais éloigné et quand, après un long entraînement, j'étais revenu bardé de qualifications, ce fut pour trouver la coupe asséchée, le fond visible sans fard ; et moi passé la quarantaine. Comble d'infortune, le seul liquide qui aurait pu éteindre ma soif était celui que d'autres avant moi avaient épuisé.

Toute chose n'était pas recouvrable, comme je m'étais fait illusion. Le temps ne pouvait être retrouvé, après tout. Pourtant, je le comprenais maintenant, mon essai de prendre à la gorge la marche implacable du temps était peut-être le trait le plus caractéristique de la manière dont, depuis la guerre, j'avais tenté de vivre en commettant toutes les hérésies possibles. Si, comme on le croyait communément, le temps s'avérait irréversible, était-il possible que je vécsusse ici de cette façon ? J'avais, en moi, à coup sûr, de bonnes raisons de poser la question.

Me refusant tout à fait à reconnaître les conditions de ma propre existence, je m'étais mis en devoir d'acquérir à la place une existence différente. Compte tenu que les mots, en accréditant mon existence, en avaient énoncé les conditions, il s'ensuivait que les mesures propres à acquérir une autre existence impliquaient de prendre parti corporellement pour l'image que suscitaient et irradiaient les mots ; autant dire passer d'un être créateur de mots à une créature des mots ; cela aboutissait tout simplement à faire usage de procédés subtils et compliqués, en vue d'obtenir l'ombre momentanée de l'existence. C'était la logique même que j'eusse réussi à exister seulement en un moment unique et choisi de mon bref séjour aux armées. De toute évidence, mon bonheur s'était fondé sur le fait que je m'étais transformé, fût-ce pour un instant, en image formée des ombres que portaient, dans un passé lointain, des mots qui tombaient en poussière. Désormais, cependant, ce n'était pas des mots qui donnaient leur aval à mon existence. Ce mode d'existence, qui émanait du refus d'être avalisé par des mots, devait obtenir l'aval d'autre chose. Cette « autre chose » c'était le muscle.

Ce sentiment d'exister qui produisait un bonheur si intense se désintégra, naturellement, l'instant d'après, mais, par miracle, les muscles survécurent à cette désintégration. Malheureusement, pourtant, le simple sentiment d'exister ne suffit pas à faire concevoir que les muscles ont échappé à la dissolution ; il faut encore apporter la preuve de ses muscles à ses propres yeux ; or voir est l'antithèse d'exister.

La subtile contradiction entre la conscience de son être et l'existence commença à m'embarrasser.

Je raisonnai que si l'on veut identifier voir et exister, la nature de la conscience de soi doit être aussi peu centrifuge que possible. Si seulement la conscience de soi peut concentrer son regard vers l'intérieur et le moi au point d'oublier les formes extérieures de l'existence, alors on peut « exister » aussi sûrement que le « je » dans le *Journal intime* d'Amiel. Mais cette existence est d'étrange sorte, semblable à une pomme transparente dont le cœur serait pleinement visible de l'extérieur ; seuls les mots peuvent accréditer une telle existence. C'est le type classique d'existence que connaît l'homme de lettres solitaire, humaniste...

Mais il arrive aussi qu'on rencontre un type de conscience de soi qui s'inquiète exclusivement de la forme des choses. Dans ce type de conscience de soi, l'antinomie est décisive entre voir et exister, puisqu'elle implique la question de savoir comment le cœur de la pomme peut être aperçu à travers la peau ordinaire, rouge et opaque, et aussi comment l'œil qui regarde de l'extérieur cette pomme rouge et luisante peut pénétrer la pomme, lui-même devenant le cœur. De plus, en pareil cas, il faut que la pomme soit des plus ordinaires, rutilante de santé.

Poursuivant la métaphore, imaginons tenir une pomme bien saine. Cette pomme n'est pas venue au monde au moyen des mots, il n'est pas davantage possible que le cœur en soit complètement visible de l'extérieur comme le fruit particulier d'Amiel. Il va de soi qu'on ne peut pas voir du tout l'intérieur de la pomme. Ainsi donc, au centre de cette pomme et prisonnier de sa chair, le cœur se dissimule dans l'ombre blême, frémissant du désir d'être rassuré de quelque façon quant à la perfection du fruit. Certes la pomme existe, mais jusqu'alors pour le cœur, cette existence paraît défectueuse ; si les mots sont impuissants à l'accréditer, alors seuls les yeux vont permettre d'y parvenir. Assurément, pour le cœur, la seule façon d'être certain de l'existence, c'est d'exister et de voir à la fois. Il n'est qu'une méthode pour résoudre cette contradiction. C'est de plonger un couteau au plus profond de la pomme afin de la fendre en deux, exposant ainsi le cœur à la lumière, c'est-à-dire à la même lumière que la peau superficielle. Et pourtant, alors, en tranchant la pomme, son existence tombe en morceaux ; le cœur du fruit sacrifie son existence à son envie de voir.

Lorsque je compris qu'un sentiment parfait d'exister qui se désintérait l'instant d'après ne pouvait être avalisé que par le muscle et non par les mots, je subissais déjà personnellement le sort échu à la pomme. Certes, je voyais mes muscles dans la glace. Cependant, voir seulement ne suffisait pas à me mettre en contact avec les racines fondamentales de mon sentiment d'exister et une distance incommensurable demeurait entre moi et le sentiment euphorique d'être purement et simplement. A moins de resserrer rapidement cette distance, il y avait pour moi peu d'espoir de rendre vie à ce sentiment d'exister. En d'autres termes, la conscience de soi-même pour laquelle je misais sur les muscles ne pouvait se satisfaire, comme preuve de son existence, du hâle donné à la chair blafarde qui l'enveloppait, mais, tel le cœur aveugle de la pomme, cette conscience était amenée à désirer si ardemment une preuve certaine d'exister que, tôt ou tard, il lui faudrait détruire cette existence. Oh ! le désir cruel de vision pure et simple, hors des mots !

Habitée à surveiller le moi invisible en dirigeant son regard vers le centre et grâce aux bons offices des mots, la conscience de soi-même n'accorde pas assez confiance aux choses visibles, tels les muscles. Elle ne peut s'empêcher de tenir aux mots ce langage :

« J'admets que vous ne *semblez* pas être illusion, mais en ce cas, j'aimerais vous voir montrer comment vous fonctionnez afin d'être vie et mouvement ; montrez-moi à quoi vous pouvez servir et comment vous accomplissez votre tâche. »

Alors les muscles se mettent en devoir d'agir comme l'exige la conscience de soi-même ; mais afin que leur action ne comporte aucune équivoque, il convient de lui supposer un adversaire à l'extérieur des muscles et pour que cet adversaire hypothétique s'assure de son existence, il doit assener au royaume des sens un coup dont la violence réduise au silence les récriminations de la conscience de soi.

C'est à ce moment précis que le couteau vient trancher la chair de la pomme – ou plutôt, le corps. Le sang s'écoule, l'existence est détruite et les sens anéantis accèdent pour la première fois l'existence conçue comme un tout, comblant l'espace logique entre voir et exister... C'est cela, la mort.

Voilà comment j'appris que l'heureux sentiment d'exister éprouvé un moment au coucher du soleil dans une vie de soldat ne pouvait être finalement accédé que par la mort.

Naturellement, toutes ces choses avaient été prévues et je savais aussi que les conditions fondamentales de ce type d'existence sur mesure n'étaient autres que l'« absolu » et le « tragique ». La mort avait commencé dès le temps où je me mis en devoir d'acquiescer une existence indépendante des mots. Car si destructrice que voulût paraître leur vaine, les mots avaient partie liée avec mon instinct de conservation, ils appartenaient à ma vie même. N'était-ce pas, essentiellement, quand s'éveilla mon désir de vivre que pour la première fois je commençai d'employer les mots avec effet ? C'est par les mots que je continuerais à vivre jusqu'à une mort naturelle ; ils étaient les microbes sans hâte d'un « mal jusqu'à la mort ».

J'ai noté ci-dessus l'affinité entre mes propres illusions et celles qu'entretient le guerrier, mon attachement pour le genre d'ouvrage où fourbir l'épée et fourbir l'imagination en vue de la mort et du danger revenaient au même, c'était là quelque chose qui, par l'intermédiaire de la chair, rendait possible toute métaphore du monde spirituel. Et de fait, tout arriva comme il était prévu.

Cela dit, je sentais peser sur moi cette impression d'immense effort dépensé en vain qui hante l'armée du temps de paix. Je veux bien que ce fût le résultat, pour une large part, d'un malheureux état de choses propre à l'armée japonaise, orpheline que l'on tient délibérément à distance de toute histoire de gloire ou de tradition. Néanmoins cela me rappelait le fait répété de changer une batterie géante qui perd jusqu'à épuisement et qu'il faut recharger ; la puissance engendrée ne sert jamais à rien d'utile. Tout est consacré à l'énorme hypothèse d'un « conflit éventuel ». On peaufine les plans d'entraînement, les troupes s'adonnent à leurs tâches, et le vide où rien n'arrive s'accroît, de jour en jour ; les corps qui, hier, se trouvaient au mieux de leur forme, ont tant soit peu dégénéré aujourd'hui ; les plus âgés sont peu à peu mis au rancart tandis que la jeunesse vient sans cesse combler les lacunes.

Plus clairement que jamais, je saisis en quoi consistait le rendement des mots. Ils pallient le défaut d'expression de l'action en cours. Ce vide dans l'action en cours, lequel peut perdurer sans fin dans l'attente d'un absolu qui, peut-être, ne viendra jamais, est la toile véritable où sont peints les mots. Cela peut arriver, qui plus est, du fait que les mots, en soulignant ce vide, le teignent sans rémission, de même que les gais coloris, et les motifs des tissus de yuzen se trouvent fixés une fois rincés dans les eaux claires de la rivière de Kyoto ; ce faisant, les mots résorbent le vide entièrement d'un instant au suivant, se fixant chaque fois pour ne plus changer. Les mots ont atteint le terme sitôt parlés, sitôt écrits. C'est en accumulant ces « achèvements », en rompant d'un instant au suivant avec le sens du continu de la vie que les mots acquiescent un certain pouvoir.

A tout le moins, ils amoindrissent quelque peu la teneur accablante qui émane des

vastes parois blanches de la salle d'attente où nous attendons le médecin, l'absolu. Et en échange de la façon dont, en jalonnant chaque instant, ils ne cessent de hacher menu le sens du continu de la vie, ils font en sorte de paraître transposer le vide en quelque substance.

Cette capacité de « fournir une fin » – bien que cela puisse être en soi le produit de l'imagination – se trouve à l'évidence présente dans les mots. Les longues explications qu'écrivent des prisonniers dans la cellule des condamnés sont une forme de magie destinée à mettre fin, instant après instant, à une période d'attente prolongée qui dépasse les limites de l'endurance humaine.

Tout ce qui nous reste, c'est la liberté du choix de la méthode que nous essaierons une fois rendus face à ce vide de l'action en cours, pendant cet entracte où nous attendons « l'absolu ». De façon ou d'autre, nous devons faire nos préparatifs. Que l'on désigne ces préparatifs sous le nom de « progrès spirituel » est dû au désir qui hante plus ou moins tout être humain de se modeler, fût-ce sans y réussir le moins du monde, sur l'image de l'« absolu » à venir. De tous les désirs, c'est peut-être là le plus naturel et le plus honnête, de souhaiter ainsi que tant le corps que l'esprit en viennent à ressembler à l'absolu.

Pourtant, une telle entreprise se termine invariablement par une faillite totale. Car si prolongé, si intense que soit l'entraînement, le corps, inévitablement, s'achemine peu à peu vers sa déchéance ; on a beau amonceler l'action verbale, l'esprit, pour autant, ne saura pas la fin. Ayant déjà perdu le sens du continu de la vie, en raison des fins successives que d'instant en instant les mots lui imposent, l'esprit ne peut plus distinguer une fin véritable.

C'est le « temps » qui porte la responsabilité de cette frustration et de cet échec et pourtant, il arrive qu'en de rares occasions ce même temps dispense une faveur et rétablisse les affaires. C'est le sens mystérieux d'une mort à la fleur de l'âge que les Grecs enviaient comme le signe que l'on était aimé des dieux.

Pour moi, toutefois, déjà j'avais perdu le visage du matin qui n'appartient qu'à la jeunesse – ce visage qui, si profondément qu'il se soit abîmé la veille dans les eaux stagnantes des lassitudes, réapparaît, au matin, plein de fraîcheur et de vie, pour respirer à la surface. Hélas ! chez la plupart, l'habitude toute simple d'exposer le visage à la lumière éblouissante du soleil persiste jusqu'à la fin. L'habitude demeure, le visage change. Avant qu'on y ait réfléchi, le vrai visage est raviné de souci et d'émotion ; on ne s'aperçoit pas qu'il traîne les lassitudes de la veille comme une lourde chaîne pas plus qu'on ne discerne la vulgarité d'exposer ce visage au soleil. Voilà comme les hommes perdent leur vertu virile.

La raison en est qu'une fois qu'il a perdu l'éclat naturel de la jeunesse, le visage viril du guerrier doit nécessairement devenir un faux visage ; il faut qu'on le fabrique systématiquement. Selon moi, à l'armée, ceci se trouvait expliqué en toute clarté. Le visage du matin, chez un commandant d'unité, était un visage que l'on devait pouvoir déchiffrer, un visage où autrui pourrait aussitôt trouver un thème d'action pour la journée. C'était un visage insolemment optimiste, destiné à camoufler la fatigue ressentie par son possesseur et à encourager les autres quelle que fût, éventuellement, l'étendue de son désespoir ; ainsi donc, faux visage plein d'énergie, dédaignant et secouant les mauvais

rêves de la nuit. C'était le seul visage dont les hommes qui vivaient trop vieux pouvaient rendre hommage au soleil du matin.

A cet égard, le visage d'un intellectuel dont la jeunesse appartenait au passé me faisait horreur : si laid et si peu diplomatique...

M'étant intéressé dès le début de ma vie littéraire aux méthodes propres à me dissimuler plutôt qu'à me révéler, je m'étonnais du rôle de l'uniforme dans l'armée. Tout comme pour rendre les mots invisibles, le plus beau manteau c'est le muscle, de même pour rendre le corps invisible, l'uniforme est le plus beau manteau. L'uniforme militaire, cependant, est ainsi conçu qu'il ne saurait aller à un corps tout en os ou ventru.

Il y avait, trouvais-je, chez l'individu retaillé par l'uniforme, une simplicité extraordinaire, quelque chose de bien net. Aux yeux d'autrui, l'homme qui avait revêtu l'uniforme devenait de ce fait, tout simplement, un combattant. Qu'importe sa personnalité et ses pensées intimes, que ce fût un rêveur ou un nihiliste, qu'il fût magnanime ou parcimonieux, si vaste que pût être l'abîme de bassesse béant sous l'uniforme, débordant, qui sait, d'ambition vulgaire, il était pourtant, tout simplement, un combattant. Tôt ou tard, l'uniforme serait troué d'une balle et taché de sang ; à cet égard, il s'alliait remarquablement à la valeur particulière des muscles grâce auxquels, inéluctablement, la conscience de soi signifie destruction de soi-même.

*

... Malgré tout, je n'étais, quant à moi, d'aucune façon un militaire. L'armée est un métier qui demande beaucoup de technique. Comme je l'avais vu et noté soigneusement, il exige, plus que toute autre profession, un entraînement minutieux sur une longue période. Afin de conserver les techniques une fois acquises, il faut une pratique constante et sans relâche, comme le pianiste qui doit pratiquer chaque jour pour ne pas perdre la délicatesse du doigté.

Rien qui donne aux forces armées tant d'attrait comme le fait que même la tâche la plus banale y est, en fin de compte, l'émanation de quelque chose de beaucoup plus élevé et de plus glorieux et qui, quelque part, se relie à l'idée de la mort. L'homme de lettres, d'autre part, doit regratter sa propre gloire dans les détritibus qu'il porte en soi, dont chaque détail ne lui est que trop familier, et qu'il lui faut refourbir pour son public.

Deux voix différentes nous appellent sans cesse. L'une du dedans, l'autre du dehors. Celle qui appelle du dehors, c'est le devoir quotidien. Si la partie de l'esprit qui répond à l'appel du devoir correspondait exactement à la voix du dedans, c'est alors que l'on connaîtrait le bonheur suprême.

Par un après-midi de mai, où, en dépit de la saison, tombait un crachin froid, j'étais seul dans le dortoir, les écoles à feu auxquelles j'aurais dû assister ayant été annulées en raison de la pluie. C'était glacé, là sur la plaine qui entourait le pied du mont Fouji, on se serait plutôt cru en hiver qu'en ce début d'été. D'un temps pareil, dans les cités, les hautes bâtisses où travaillent les hommes devaient scintiller de lumières en plein jour et, à la maison, les femmes tricotaient sous l'éclairage artificiel ou regardaient la télévision,

regrettant peut-être d'avoir trop tôt rangé les radiateurs à gaz. Le train-train de la vie bourgeoise ne comportait aucune force assez astreignante pour vous traîner sous la bruine glacée sans même un parapluie.

A l'improviste, un sous-officier arriva en jeep pour me chercher. Les exercices de tir, expliqua-t-il, avaient lieu malgré la pluie.

La jeep allait son chemin en faisant des embardées violentes le long de la route défoncée qui traversait la plaine.

Pas une âme à l'horizon. La jeep grimpa une pente où la pluie se déversait en nappes puis descendait sur l'autre versant. La visibilité était limitée, le vent avait pris de la force, faisant ployer les touffes d'herbe. Par une échancrure dans la capote, une pluie froide s'abattait sans merci sur mes joues.

J'étais content qu'on soit venu de la plaine me chercher par une telle journée. C'était un service d'urgence, une voix puissante qui me hélait du plus loin. D'avoir à quitter en hâte un tiède abri pour répondre à la voix qui appelait à travers la plaine immense embuée de pluie, je ressentais un attrait primitif dont je n'avais pas connu la saveur depuis bien longtemps.

En pareille occasion, quelque chose d'inconnu me contraint à laisser là le coin du feu si chaud, m'en arrache presque. C'est sans répugnance ni hésitation : volontiers, je vais à la rencontre du messager qui arrive des confins de la terre (presque toujours il tient en quelque façon à la mort, au plaisir ou à l'instinct), et, dès l'instant de mon départ, je laisse derrière moi tout bien-être familial. C'est d'un tel instant que, dans le lointain passé, je savais avoir senti la saveur.

Dans le passé, toutefois, la voix qui m'avait appelé du dehors ne correspondait pas exactement à la voix du dedans. C'est, je crois, parce que j'étais incapable de répondre à l'appel du dehors avec mon corps, y parvenant à peine, à la place, avec des mots. Je connaissais bien, il est vrai, la douceur dolente que provoquait l'appel quand il s'empêtrait aux mailles compliquées des mots, mais j'ignorais encore, dans ses assises profondes, la joie de s'entendre héler par les deux voix lorsque, se rencontrant dans le corps, elles se trouvaient parfaitement assorties.

Bientôt, nous parvint le gémissement aigu des canons et j'aperçus l'éclat orangé des obus traceurs qui tiraient à coups répétés, pour corriger les trajectoires, sur des buts à demi obscurcis par les rafales de pluie. L'heure d'après, je la passai dans la boue, sous une pluie battante.

... Il me revient un autre souvenir.

J'étais en train de courir, tout seul, un 14 décembre, sur la piste principale du Stade national aux premières heures de l'aube. Au vrai, agir de la sorte équivalait à un « service fictif » – excès d'ivresse, pourrait-on dire – et pourtant, jamais je n'ai senti avec tant d'acuité le plaisir de pousser l'outrance à ses limites, jamais je ne me suis senti aussi sûr de posséder le point du jour.

L'aube était glacée. Le Stade national semblait une ample fleur de lys dont la vaste arène, totalement déserte, formait les pétales boursouflés, mouchetés, aux tons grisaille.

Je portais seulement culotte et maillot ; la brise matinale vous gelait jusqu'aux os ; j'eus bientôt les mains engourdies. En passant devant les tribunes enténébrées du côté est, le froid avait de quoi vous faire renoncer ; le côté ouest, où donnaient déjà les premiers rayons du soleil, était plus supportable. J'avais tourné quatre fois autour des quatre cents mètres de la piste, et j'en étais à mon cinquième circuit.

Le soleil qui lorgnait par-dessus le haut des tribunes était encore intercepté au bord des pétales de lys et le mauve d'une aube hésitante s'attardait encore dans le ciel. Le côté est du stade connaissait les derniers souffles de la fraîche brise nocturne.

Dans ma course, je respirais non seulement l'air froid comme un glaive, mais l'arôme attardé de cette aube. Le tumulte, les cris de joie des tribunes, l'odeur de lotion musculaire que soulignait le frisson du matin, les cœurs écarlates battant dans les poitrines, la résolution farouche – telles étaient les composantes du parfum de l'ample fleur de lys, un parfum qui, toute la nuit, avait persisté dans le stade. Et le rouge brique de la piste était, sans erreur possible, couleur de pollen du lys.

Dans ma course, j'avais l'esprit plein d'une seule idée : le rapport entre le lys voluptueux de l'aube et la pureté du corps.

Ce difficile problème métaphysique m'absorbait si complètement que je continuais à courir, ignorant la fatigue. C'était là un problème qui, quelque part au plus profond, se rapportait à moi-même ; il se liait à l'hypocrisie de ma personne au sujet de la pureté et sainteté du corps ; et j'ai idée qu'il se fonde, dans le lointain passé, sur le martyr de saint Sébastien.

Que le lecteur veuille bien remarquer que je ne dis rien de ma propre vie quotidienne. J'entends parler uniquement des divers mystères auxquels j'ai été partie.

Courir, également, était un mystère. C'était imposer au cœur, sans délai, une charge inaccoutumée, balayant les humeurs de la routine des jours. Bientôt, mon sang se refusait à s'arrêter, fût-ce un jour ou deux. Quelque chose me poussait sans cesse à l'ouvrage ; mon corps, incapable de plus tolérer l'indolence, se montrait soudain assoiffé d'action violente, m'incitant toujours plus avant.

Ainsi, souventes fois, je menai une vie que d'autres récuseraient, certes, comme obsession délirante. Du gymnase à la salle d'escrime, de la salle au gymnase... Ma consolation, je la trouvais surtout — à vrai dire, je la trouvais uniquement — dans les menues résurrections qui avaient lieu après l'effort. Mouvement incessant, morts violentes incessantes, évasion incessante de la froide objectivité — désormais ma vie ne pouvait plus se passer de ces mystères. Et — inutile de le dire — chaque mystère contenait une menue imitation de la mort.

Sans m'en douter, je m'étais embarqué dans une sorte de ronde impitoyable. Mon âge me poursuivait, murmurant dans mon dos :

« Combien de temps encore ? » Pourtant j'étais tellement la proie de mon vice salubre qu'il n'était plus possible de m'en retourner vers le monde des mots sans le mystère de ces résurrections.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'après mes menues résurrections de l'âme et de la chair, je revinsse à regret, par sentiment du devoir, vers le monde des mots. Bien au

contraire, c'était le seul moyen assuré de m'y faire retourner avec joie et le cœur satisfait.

Mes exigences envers les mots se firent encore plus strictes, plus sévères. J'évitais les dernières modes comme la peste. Peut-être tentais-je de redécouvrir progressivement les forteresses de mots inviolées que j'avais connues pendant la guerre.

Il se peut que je fusse en train d'essayer de tout reconstruire sur le modèle que j'avais appris à connaître auparavant, de retrouver ma forteresse de mots – cette base paradoxale de liberté hors laquelle j'étais toujours menacé, à l'intérieur de laquelle, pourtant, je jouissais d'une liberté sans pareille.

C'était aussi une tentative pour ressaisir l'ivresse qui avait été mienne, en toute innocence à l'égard des mots, à l'âge où j'avais demandé à ceux-ci de remplir seulement un rôle des plus purs. Et cela revenait à essayer de recouvrer mon moi tel qu'il était du temps où le rongeaient les fourmis blanches des mots et de le fortifier d'un corps vigoureux. C'était une tentative de revenir à un état de choses où les mots (si éloignés qu'ils fussent de la vérité) étaient pour moi l'unique source de bonheur réel et de liberté, tout comme un enfant mettra du papier fort et épais au dos d'un jeu de jacquet qu'un long usage a fendu à force de le plier. Cela signifiait, d'un sens, un retour au poème sans douleur, un retour à mon âge d'or à moi ?

*

Étais-je donc ignorant lorsque j'avais dix-sept ans ? Non, je ne le crois pas. Je savais toutes choses. Un quart de siècle d'expérience de la vie n'a rien ajouté depuis à ce que je savais. La seule différence est qu'à dix-sept ans, je n'avais aucun « réalisme ».

Comme ce serait merveilleux, pensais-je, si seulement je pouvais en revenir à cette omniscience où je me plongeais avec autant de plaisir que dans l'eau froide en été ! M'examinant en détail tel que j'étais à cet âge, je trouvai que les parties de mon être auxquelles les mots avaient sans aucun doute « mis fin » étaient fort peu nombreuses et que les zones polluées par les radiations de l'omniscience étaient des plus restreintes. La raison en était que, tout en voulant utiliser les mots comme mémorial, comme mon legs à la postérité, je m'y étais mal pris : je rognais l'omniscience – jusqu'à la repousser –, m'en remettant entièrement aux mots dans ma rébellion contre l'époque. J'étais préoccupé du soin de voir les mots refléter mon corps – encore que je n'en eusse point – et prendre leur volée en direction de l'avenir, ou de la mort, porteurs de mes ardents désirs comme ces pigeons voyageurs qui emportent un message dans le tube d'argent fixé à leur petite patte rouge. Encore qu'on pourrait justement dépeindre cette attitude comme une façon d'empêcher qu'il soit mis fin aux mots, elle comportait néanmoins une sorte d'ivresse.

J'ai défini, plus haut, le rôle essentiel des mots comme une espèce de magie où le vide longuement passé dans l'attente de l'absolu se trouve progressivement absorbé par l'écriture, tout comme la broderie recouvre lentement le blanc pur d'une ceinture de kimono. En même temps, j'ai souligné que l'esprit – lequel, haché en menus fragments par les mots, voyait son sens de la continuité de la vie constamment disloqué – est incapable de distinguer une fin véritable, et, de ce fait, ne connaît du tout de fin.

S'il en est ainsi, de quoi les mots servent-ils à l'esprit quand celui-ci, finalement, prend conscience que la fin est en vue ?

Un admirable exemple en miniature de ce qui se passe en pareil cas se trouve dans une collection de lettres écrites par de jeunes hommes de l'escadrille-suicide avant de s'envoler pour leur dernière mission et que l'on conserve aujourd'hui à l'ex-base navale d'Etajima.

Un jour, visitant le musée, vers la fin de l'été, je fus frappé du contraste remarquable entre la plupart des lettres, rédigées dans un style solennel, bien ordonné, et telle autre correspondance expédiée en hâte au crayon. Tandis que je lisais dans les vitrines le dernier testament de ces jeunes héros, soudain je sentis que je venais de résoudre une question qui me tracassait depuis longtemps : en un tel moment, les hommes emploient-ils les mots pour exprimer la vérité ou bien essaient-ils de s'en faire un mémorial ?

Une des lettres que j'ai encore très présente à l'esprit était écrit au crayon sur un morceau de papier de riz, griffonnage presque à la diable d'un tout jeune homme. Si ma mémoire ne me trompe, voici ce que cela disait pour se terminer brusquement comme suit : « En ce moment me voici plein de vie, tout le corps débordant de jeunesse et de force. Il ne paraît pas possible que je sois mort d'ici trois heures. Et pourtant... »

Lorsque quelqu'un entreprend de dire la vérité, les mots lui manquent toujours de cette façon. Il me semble que je puis le voir, cherchant ses mots : non pas par timidité ou par crainte, la vérité toute nue conduit inévitablement à trébucher ainsi sur les mots ; c'est plutôt le signe d'une certaine rugosité de la vérité même. Ce jeune homme ne voyait aucun vide s'étirer devant lui dans l'attente de l'absolu, il n'avait pas davantage loisir de tourner une belle fin avec des mots. Dans sa course à la mort, ses façons de dire ordinaires vinrent en dernier saisir un moment où l'amour de la vie, tel le chloroforme dans l'étrange engourdissement qu'il suscite, avait provisoirement amorti sa conscience d'une fin prochaine et, comme un chien affectueux qui saute après son maître, s'était précipité sur lui, pour se trouver, l'instant d'après, brutalement écarté.

Plus ordonnées, d'autres lettres s'exprimaient, dans un style racé, sur le devoir envers la patrie, l'ennemi à détruire, le droit éternel, l'identité de la vie et de la mort, adoptant à l'évidence ce qu'on estimait devoir être les plus majestueux, les plus nobles parmi le grand nombre des concepts tout faits, faisant apparaître clairement la volonté, en éliminant tout ce qui pouvait avoir trait à une psychologie personnelle, d'identifier le moi avec le magnifique vocabulaire retenu.

Les expressions-slogans ainsi employées étaient certes à tous égards des « mots ». Mais, bien qu'ils fussent tout faits, c'étaient des mots d'une espèce particulière, placés en des sommets plus élevés que ceux qu'aucune action ordinaire pourrait jamais atteindre.

Il fut autrefois de tels mots bien que, de nos jours, ils soient pour nous perdus. Ce n'était pas simplement la beauté de l'expression, mais l'appel incessant à une conduite surhumaine, des mots qui voulaient que l'individu risquât sa vie en essayant de se hisser jusqu'à leur altitude. A pareils mots, auxquels ce qui a été exprimé au début comme un élan de la conscience en vient peu à peu à exiger inéluctablement une identification, manquait dès le départ une passerelle propre à les relier aux préoccupations quotidiennes ordinaires. Plus que tous autres mots et malgré l'ambiguïté de leur sens et de leur contenu,

ils étaient remplis d'une gloire qui n'était pas de ce monde ; leur caractère même, impersonnel et commémoratif, exigeait que tout aspect individuel fût éliminé strictement et dédaignée la construction de mémoriaux fondés sur des actes personnels. Si le concept du héros est d'ordre physique, alors, tout comme Alexandre le Grand acquit la stature héroïque en prenant Achille pour modèle, les conditions nécessaires pour devenir un héros doivent être à la fois de bannir l'originalité et de rester fidèle à un modèle classique. A la différence des mots d'un génie, il faut que les mots d'un héros soient choisis comme les plus chargés de majesté et de noblesse d'entre les concepts tout faits. En même temps, plus que tous autres mots, ils constituent un magnifique langage de la chair.

Voilà donc comment je découvris, dans ce musée, les deux vaillantes catégories de mots utilisées lorsque l'esprit sent venir sa fin.

Par comparaison avec ces dernières, mes œuvres de jeunesse ne réussissaient pas à en venir aux prises avec la certitude de la mort ; ayant tout le temps d'absorber le poison de la timidité, elles devaient, tout autant, subir les assauts de l'art. J'employais les mots d'une manière totalement différente de ces admirables testaments de la formation-suicide. Néanmoins, il paraît assuré que mon esprit, en dépit de la liberté – voire la licence — qu'il consentait aux mots et de la prodigalité qu'il consentait au jeune écrivain dans leur emploi, était cependant, quelque part, conscient de la « fin ». Quand on relit aujourd'hui ces ouvrages, les indices qu'ils comportent ne sauraient échapper à personne. A présent, j'en viens à me demander : cette vie singulière où les mots apparaissent en premier, le corps qui vient ensuite ayant déjà subi la corrosion des mots, sûrement, elle ne se limitait pas à moi seul ? Sûrement, je devais être, quelque part, coupable de me contredire quand je rejetais mon caractère unique tout en affirmant le caractère unique de ma vie comme telle ; du fait de l'éducation inconsciente de mon corps, la contradiction aurait dû me sauter aux yeux. A cette époque, par conséquent, la « fin » que prévoyait le corps et que percevait l'esprit à dû être présente à égalité au sein de la formation-suicide et en moi. J'aurais dû pouvoir (même sans le corps !) m'établir en un point où cette identité aurait été indubitable et, au nombre des jeunes hommes qui sont morts – et même, en vérité, chez ceux de la formation-suicide – il en fut, à coup sûr, que rongeaient les fourmis blanches tout autant que moi. Pourtant, ceux qui sont morts ont trouvé le havre d'une identité infrangible, une identité affirmée en toute certitude – l'identité tragique.

Cela, l'omniscience de mes dix-sept ans ne pouvait guère l'ignorer. Cependant, ce que j'avais amorcé, c'était une tentative pour m'écarter aussi loin que possible de l'omniscience. Résolu à ne rien utiliser des matériaux dont ce siècle était bâti, je pris à tort pour pureté le fait de persister obstinément dans mon idée ; bien pire, je fis également erreur sur la méthode en cherchant à laisser après moi un mémorial personnel. Et pourtant, comment ce qui est personnel pourrait-il jamais devenir mémorial ? Cette illusion reposait sur une raison fondamentale qui ne m'apparaît que trop clairement aujourd'hui ; c'est qu'en ce temps-là j'avais à mépris une vie qui pouvait être achevée par les mots.

Mépris et crainte étaient donc synonymes aux yeux de l'adolescent que j'étais. Selon toute probabilité, je craignais de mettre fin à la vie par des mots tandis que, m'imaginant que l'immortalité des mots consistait à échapper autant que possible à la réalité, une action aussi vaine me procurait comme une ivresse. On aurait dit qu'il y avait du bonheur – et même de l'espoir – à agir ainsi. Quand vint la fin de la guerre et que l'esprit cessa soudain

de sentir venir la « fin » prochaine, l'ivresse cessa, elle aussi, sur-le-champ.

Que pouvait donc signifier, au juste, ma tentative attardée d'en revenir au même point ? Était-ce la liberté que je cherchais ? Ou l'impossible ? Ou bien se pouvait-il que ces deux choses revinssent à n'en faire qu'une ? L'objet de ma poursuite, à l'évidence, était une nouvelle ivresse et cette fois, outre l'ivresse, j'avais la vanité de me croire suffisamment rompu aux techniques des mots pour en choisir d'impersonnels dont le rôle se trouverait hissé à la hauteur d'un mémorial tandis que je pourrais à volonté mettre fin à la vie. C'était là – il ne serait nullement exagéré de le dire – ma seule vengeance possible envers l'esprit qui se refusait obstinément à percevoir la « fin ». Je répugnais à m'embarquer comme certains qui, lorsque le corps s'achemine vers son futur déclin, se refusent à le suivre mais, sans rien dire, emboîtent le pas à l'esprit bien plus aveugle et plus têtu jusqu'à être complètement abusés par lui.

D'une manière ou d'une autre, il me fallait faire en sorte que mon esprit reprenne conscience de la « fin ». Tout partait de là ; là, seulement, c'était clair, je pouvais trouver les fondements d'une vraie liberté. Il me fallait, comme en ma jeunesse, replonger dans l'eau froide de l'omniscience fraîche comme un bain froid l'été, l'omniscience que l'usage erroné des mots m'avait fait éviter délibérément ; mais, cette fois, je devrais exprimer toute chose, y compris l'eau elle-même.

Qu'un tel retour fût impossible était évident sans qu'on eût besoin de me le dire. Pourtant, cette impossibilité aiguillonna mon esprit dans son ennui et l'esprit, désormais incapable d'être mû sinon par l'impossible, commençait à rêver de liberté.

J'avais déjà vu, dans le paradoxe mis en scène par le corps, l'ultime forme de liberté qui émane de la littérature, la liberté qui émane des mots. Quoi qu'il en fût, ce qui m'avait échappé, ce n'était point la mort. C'était la tragédie qui, jadis, avait glissé entre mes doigts.

*

Plus précisément, ce qui m'avait échappé, c'était le caractère tragique de l'équipe, ou la tragédie en tant que membre de l'équipe. Si j'avais réussi à m'identifier avec l'équipe, il eût été bien plus facile de prendre part à la tragédie, mais, dès les commencements, les mots s'étaient donné pour tâche de m'écarter toujours davantage de l'équipe. De plus, sentant bien que me manquait la capacité physique de me fondre dans l'équipe et qu'en conséquence celle-ci me repoussait, je tenais de quelque manière à me justifier. C'est ce désir qui m'amena à fourbir les mots avec tant de constance, aboutissant logiquement à ceci, que les mots dont je faisais ma fréquentation assidue repoussaient la signification de l'équipe. Ou faudrait-il dire que les mots qui tombèrent en moi en pluie si régulière au cours de la période où s'ébauchait mon existence, telle la pluie qui commence avant le point du jour, annonçaient, en eux-mêmes, mon incapacité à l'adapter à l'équipe ? Ce que je fis en premier dans la vie, ce fut de bâtir mon moi à travers cette pluie.

L'intuition de ma petite enfance – le sentiment intuitif que l'équipe représentait le principe de la chair – était juste. A ce jour, jamais je n'ai ressenti le besoin de la corriger.

Ce fut après bien des années, quand je commençai à connaître ce que j'ai appelé l'aube de la chair – tendre vertige qui s'empare de vous quand le corps épuisé est intensément las – que m'apparut la signification de l'équipe.

L'équipe avait affaire à toutes choses qui ne pourraient jamais émaner des mots – la sueur, les larmes, les cris de joie ou de douleur. Si l'on creusait plus loin, elle avait affaire à ce sang que jamais les mots ne pourraient faire couler.

La raison pour laquelle les testaments de ceux qui vont mourir restent curieusement étrangers à l'expression individuelle, donnant plutôt une impression de stéréotype, est peut-être qu'ils sont les mots de la chair.

Dès l'instant où, pour la première fois, je compris que l'usage de la force physique et la lassitude qui s'ensuivait, la sueur et le sang, pouvaient révéler à mes yeux ce ciel d'azur sacré qui tanguait aux yeux de l'équipe des porteurs de châsse, et qu'ils pouvaient conférer le sentiment radieux d'être semblable aux autres, dès cet instant j'entrevis peut-être le jour encore lointain où je franchirais la limite du royaume de l'individuel auquel les mots m'avaient conduit, pour m'éveiller au sens de l'équipe.

Il existe, bien entendu, telle chose que le langage de l'équipe, mais ce n'est, d'aucune façon, un langage qui se suffit à lui-même. Un discours, un slogan, les paroles d'une pièce dépendent tous de la présence physique de l'orateur, du politicien ou de l'acteur. Qu'il soit écrit ou proclamé, le langage de l'équipe se résout, au bout du compte, en une expression physique. Ce n'est pas un langage destiné à transmettre des messages privés depuis la solitude d'une chambre close à la solitude lointaine d'une autre chambre close. L'équipe est un concept de souffrance partagée et incommunicable, un concept qui, finalement, repousse l'intermédiaire des mots.

Car la souffrance partagée, plus que toute autre chose, est l'ultime adversaire de l'expression verbale. Pas même la plus puissante *Weltschmerz* au cœur de l'écrivain solitaire, élevant ses flots vers les cieux étoilés, comme la vaste toile d'un cirque, ne peut créer une communauté de souffrance partagée. Car si l'expression verbale peut transmettre le plaisir ou le chagrin, elle ne peut transmettre la douleur partagée ; bien que le plaisir puisse aisément être enflammé par les mots, seuls les corps, placés dans les mêmes circonstances, peuvent connaître une souffrance commune.

Je compris que c'était seulement dans l'équipe— en partageant la souffrance de l'équipe – que le corps pouvait s'élever à cette hauteur d'existence auquel l'individu seul ne pouvait jamais atteindre. Et pour que le corps atteignît ce niveau d'où l'on pouvait apercevoir le divin, il était nécessaire de dissoudre l'individuel. Était également nécessaire l'aptitude tragique de l'équipe – cette aptitude qui, sans cesse, élève l'équipe au-dessus de la langueur et de la torpeur où elle tend à se laisser retomber, pour la conduire vers les escalades sans fin de la souffrance partagée et vers la mort qui est la souffrance ultime. L'équipe doit s'ouvrir à l'idée de la mort – ce qui signifie, naturellement, qu'il faut qu'elle soit une communauté de guerriers...

Dans la lumière indécise du petit matin je courais, l'un d'une équipe. Une serviette de coton portant le signe du soleil rouge nouée autour du front, torse nu dans l'air glacé. A travers la souffrance commune, les cris d'encouragement partagés, l'allure similaire et le chœur des voix, je sentais sourdre lentement, telle la sueur qui peu à peu perlait sur mon épiderme, cet élément « tragique » qui est affirmation d'identité.

C'était une flamme née de la chair qui vacillait légère sous la morsure de la bise – flamme noble, pourrait-on dire. Le sentiment de livrer son corps pour une cause insufflait à mes muscles une vie nouvelle. Nous étions unis au-devant de la mort et de la gloire ; ce n'était plus seulement ma quête personnelle.

Les battements sourds du cœur se communiquaient à l'équipe ; nous partagions un même pouls rapide. La conscience de soi était aussi lointaine désormais qu'au loin la rumeur de la ville. Je leur appartenais et ils m'appartenaient ; tous deux nous formions un « nous » indubitable. Ne pas s'appartenir – quelle forme de vie plus intense pourrait-il y avoir ? Notre petit cercle d'unité permettait d'entrevoir les reflets imprécis du plus grand cercle d'unité. Et, sans cesser de prévoir que ce semblant de tragédie était, tout comme mon étroit bonheur personnel, condamné à être emporté dans le vent, à se dissoudre en rien d'autre que les muscles qui se contentaient d'exister, j'eus la vision d'un lieu où, eussé-je été seul, cela qui serait retourné se dissoudre en muscles et en mots, se trouvait lié par la puissance de l'équipe et m'entraînait vers une lointaine contrée sans retour. C'était peut-être le début d'une confiance accordée aux autres, une confiance mutuelle ; et chacun de nous, en se livrant à ce pouvoir incommensurable, appartenait au tout.

Ainsi, l'équipe, désormais, représentait pour moi une passerelle qui, une fois franchie, n'accordait aucune voie de retour.

Épilogue, F 104

Lentement, à mes yeux, apparut un serpent géant lové autour de la terre ; un serpent qui, sans cesse avalant sa queue, triomphait de toutes polarités ; l'immense serpent final qui nargue tous les contraires.

Les contraires, lorsqu'on les pousse aux extrêmes, en viennent à se ressembler ; et les choses les plus éloignées l'une de l'autre se rapprochent quand on accroît la distance qui les sépare. C'était là le secret qu'exposait le serpent enroulé. La chair et l'esprit, les sens et l'intellect, l'au-dehors et l'au-dedans, prennent d'un pas leurs distances d'avec la terre, et là-haut, plus haut même qu'où se boucle la ronde des nuages blancs qui serpentent autour de la terre, eux aussi vont se rejoindre.

Pour moi, je ne me suis jamais intéressé qu'aux lisières du corps et de l'esprit, les contrées au-delà du corps et de l'esprit. Les profondeurs n'ont pour moi aucun intérêt ; je les laisse à d'autres, superficielles et banales qu'elles sont.

Qu'y a-t-il donc à la lisière externe ? Peut-être le néant, sauf quelques rubans agités dans le vide.

Sur terre, l'homme est soumis à la pesanteur, le corps enveloppé de muscles pondéreux ; il sue ; il court ; il frappe et même, non sans difficulté, il saute.

Parfois, cependant, j'ai aperçu, sans aucun doute possible, dans les ombres d'une grande fatigue, les premières lueurs colorées qui annonçaient ce que j'ai appelé l'aube de la chair.

Sur terre, l'homme s'épuise en aventures intellectuelles, comme s'il cherchait à prendre son essor et à s'envoler vers l'infini. Immobile à son bureau, il louvoie pour côtoyer de près, au plus près, la lisière de l'esprit, sans cesse en danger mortel de plonger dans le vide. Il arrive alors – quoique très rarement – que l'esprit, lui aussi, entrevoie les lueurs de l'aube.

Mais corps et esprit jamais ne s'étaient confondus. Jamais ils n'en étaient venus à se ressembler. Jamais je n'avais découvert dans l'effort physique rien qui ressemblât au contentement transi d'épouvante que procure l'aventure intellectuelle. Jamais non plus je n'avais connu dans l'aventure intellectuelle la chaleur désintéressée, les ombres brûlantes de l'effort physique.

Quelque part, les deux devaient se rejoindre. Mais où ? Quelque part devait être un royaume entre-deux, royaume apparenté à ce royaume ultime où le mouvement se change en repos et le corps en mouvement.

Supposons que je me frappe à tour de bras. Ce faisant, je perds une certaine quantité de sang intellectuel. Supposons que je m'accorde, fût-ce brièvement, de penser avant de frapper. A l'instant, le coup que je me donne restera sans effet.

Quelque part, me disais-je, il doit y avoir un principe supérieur qui réussit à amener

ces deux-là face à face et à les concilier.

Il me vint à l'idée que ce principe, c'était la mort. Et pourtant, l'idée que je me faisais de la mort était trop mystique ; j'oubliais l'aspect ordinaire, physique, de la mort.

La terre est cernée par la mort. Les régions hautes, privées d'atmosphère, sont tout entières encombrées de mort pure et simple ; elle contemple l'humanité, en bas, qui vaque à ses affaires, rivée à la terre par ses caractères physiques, mais il est bien rare qu'elle cause la mort corporelle de l'homme, puisque du seul fait de ces traits physiques, une telle ascension lui est interdite. Pour l'homme tel qu'il est, rencontrer l'univers à visage découvert, c'est la mort. Afin de rencontrer l'univers et de rester en vie, il lui faut porter un masque, un masque d'oxygène.

Si l'on conduisait le corps à ces altitudes d'air raréfié, si familières déjà à l'esprit et à l'intellect, il se pourrait bien que la seule chose qui l'y attendît fût la mort. Lorsque l'esprit et l'intellect font seuls l'ascension de telles hauteurs, la mort ne se révèle pas en clair. L'esprit, en conséquence, est toujours contraint, à regret et éprouvant une insatisfaction, ce revenir à la chair où il est logé sur terre. Quand il escalade tout seul, le principe d'unité refuse de se montrer. A moins que corps et esprit n'arrivent ensemble, ce principe ne voudra rien avoir à faire avec eux.

A ce stade, je n'avais pas encore rencontré le serpent géant.

Pourtant, combien mes aventures intellectuelles m'avaient rendu familier des plus hautes régions du ciel ! Mon esprit volait plus haut qu'aucun oiseau, sans craindre un manque d'oxygène. D'ailleurs, il est bien possible, ma foi, qu'il ne nécessitât rien d'aussi riche que l'oxygène. Comme je me moquais d'elles, ces sauterelles impuissantes à sauter plus haut que leur corps ne le leur permet ! Rien qu'à les voir, loin au-dessous de moi dans l'herbe, je me tenais les côtes à force de rire.

Cependant, j'avais quelque chose à apprendre, même des sauterelles. Je commençai à regretter de n'avoir jamais emmené mon corps avec moi dans les hautes contrées, toujours le laissant en arrière sur terre, dans son étui de muscles pesants.

Un beau jour, je traînai mon corps à ma suite dans une chambre à décompression. Quinze minutes de dénitrification, c'est-à-dire à inhaler de l'oxygène pur. Mon corps n'en revenait pas de se trouver placé dans la même chambre à décompression que celle où mon esprit pénétrait chaque soir, de se trouver attaché sans mouvement à une chaise, forcé de se soumettre à des opérations que jusque-là il n'imaginait pas possibles. L'idée ne lui était jamais venue que son rôle se trouverait simplement réduit à être assis, sans pouvoir remuer bras ou jambes.

Pour l'esprit, c'était un entraînement courant à supporter les hautes altitudes, lequel ne présentait aucune difficulté, mais pour le corps, c'était une expérience sans précédent. A chaque respiration, le masque à oxygène adhérait aux narines, puis s'en détachait. « Tu vois, corps, disait l'esprit, aujourd'hui, tu vas m'accompagner, sans bouger d'un pouce, jusqu'aux limites supérieures de l'esprit.

— Tu te trompes, rétorquait le corps avec dédain. Du moment que je t'accompagne, si hautes que soient ces limites, ce sont aussi celles du corps. Tu ne me dis cela, dans ta science livresque, que parce que jamais auparavant tu n'as emmené le corps. »

Laissant ces bavardages, ensemble nous voilà partis sans quitter la cabine.

Déjà, l'air était aspiré par un petit trou au plafond. La pression commençait à baisser imperceptiblement.

La cabine immobile entamait sa montée vers le firmament. Trois mille mètres, six mille mètres. Bien que pour l'œil il ne se passât rien à l'intérieur de la cabine, toutefois, celle-ci, à une allure effrayante, secouait ses chaînes terrestres. A mesure que l'oxygène s'y raréfiait, les choses familières et habituelles se mirent à s'éloigner. Aux alentours des dix mille mètres, une ombre parut s'approcher et ma respiration devint les bâillements forcenés du poisson à l'agonie, ouvrant et fermant ses mâchoires à la surface de l'eau. Pourtant, mes ongles ne portaient encore nulle trace violacée de cyanose.

Le masque à oxygène était-il en état de marche ? Levant les yeux sur la fenêtre « arrivée » du régulateur, je voyais la flèche blanche balayer lentement le cadran à chacune de mes longues et profondes inhalations. L'arrivée d'oxygène se faisait correctement. Mais une suffocation se produisait quand les gaz dissous dans le corps se transformaient en bulles.

Si exacte avait été la similitude entre l'actuelle aventure et l'aventure intellectuelle que, jusque-là, je ne m'étais pas alarmé. Je n'avais jamais supposé que rien de particulier pût arriver à mon corps immobile.

Douze mille mètres. La sensation d'étouffement s'accroissait. Main dans la main, cordialement, avec mon corps, mon esprit s'efforçait avec frénésie de dénicher le peu d'air qui pouvait rester. Eût-il trouvé de l'air – si peu que ce fût – il l'aurait englouti d'un appétit vorace.

Mon esprit avait déjà connu l'affolement. Il avait connu la crainte. Mais il n'avait jamais connu ce manque d'un élément essentiel que, normalement, le corps lui fournissait sans qu'on lui demandât. Si je retenais mon souffle et que j'essayasse de penser, mon cerveau s'occupait aussitôt – avec frénésie – de créer les conditions physiques de la pensée. A la fin, il recommençait à respirer, quoique à la manière de quelqu'un qui commet une erreur nécessaire.

Douze mille mètres, douze mille six cents mètres, treize mille... Je sentais la mort collée à mes lèvres. La mort douce, tiède, comme un poulpe, entrevue dans l'ombre qui l'entourait, sorte d'animal au corps mou, tel que mon esprit n'en avait même jamais rêvé. Mon cerveau n'avait pas oublié que l'entraînement ne pourrait jamais me tuer, et pourtant ce sport où les organes n'entraient point en jeu me fit entrevoir le genre de mort qui encomrait l'au-delà de la terre...

Puis soudain, la chute libre. L'exemple d'hypoxie qui se produit quand on ôte son masque d'oxygène au cours d'un vol horizontal à sept mille cinq cents mètres. Puis l'expérience d'une brusque chute de pression quand, avec un bref rugissement, l'intérieur de la cabine s'enveloppe soudain d'une buée blanche...

Finalement, je réussis l'épreuve et reçus la petite fiche rose qui certifiait que j'avais subi l'entraînement physiologique au vol en altitude. C'était donc que, bientôt, j'aurais l'occasion de découvrir la façon dont les lisières respectives de mon esprit et de mon corps allaient se rencontrer et se fondre en une seule lisière riveraine.

Le 5 décembre, il faisait un temps magnifique. A la base, je voyais les silhouettes argentées, scintillantes, de l'escadrille d'avions de chasse supersoniques F 104 alignés sur le terrain. Les responsables de l'entretien s'affairaient autour du 016 qui devait m'emporter dans les airs. C'était la première fois que je voyais le F 104 si paisiblement au repos. Bien souvent, l'œil ardent, je l'avais regardé en plein vol. Formant un angle aigu, vif comme un dieu, on n'avait pas sitôt aperçu le F 104, qu'il avait éventré le ciel bleu puis s'était évanoui. Longtemps, j'avais rêvé de l'instant où ce grain dans le ciel contiendrait ma propre existence. Quel mode d'exister c'était là ! Quelle jouissance magnifique ! Se pouvait-il qu'il y eût plus lumineuse insulte à l'esprit obstinément sédentaire ? Comme il resplendissait en éventrant l'immense rideau bleu, vif comme un coup de dague ! Qui ne voudrait être ce glaive du firmament ?

J'enfilai la combinaison de vol marron et ajustai mon parachute. On me montra comment libérer ma trousse de survie et l'on essaya mon masque à oxygène. Le lourd casque blanc allait être mien pour un temps. Et l'on fixa des éperons d'argent au talon de mes bottes pour empêcher mes jambes de se briser en rebondissant.

Sur le terrain, il était passé deux heures, le soleil tombait et s'épandait d'entre les nuages comme l'eau d'un camion arroseur. Nuages et lumière s'ordonnaient selon les conventions familières de jadis dans les tableaux de champ de bataille sous le ciel.

Sortis de quelque coffre derrière les nuages, des rais solennels de lumière les transperçaient pour l'éployer en éventail vers le sol. Pourquoi les cieux avaient-ils composé cette fresque immense, terrible et surannée, pourquoi la lumière s'emplissait-elle de ce poids interne, mettant dans les lointains une touche de divin aux hameaux et aux bois ? Je ne sais. Ils semblaient célébrer une messe pour ce ciel qu'un glaive allait bientôt percer.

Je m'installai dans le siège arrière d'un chasseur à deux places, attachai les éperons au talon de mes bottes, vérifiai mon masque à oxygène et ajustai la visière pare-brise semi-circulaire. Mon dialogue avec le pilote était fréquemment interrompu par des directives en anglais. Sous mes genoux était calé l'anneau jaune de l'appareil d'éjection, la goupille déjà sortie. Des compteurs d'altitude et de vitesse, des instruments innombrables. Le manche de direction que vérifiait le pilote figurait en double devant moi, et ce second manche vibrait avec furie entre mes genoux tandis qu'il vérifiait le sien.

Deux heures vingt-huit. Contact moteur. Par à-coups, dans le bruit de tonnerre du métal, j'entendais, à une échelle cosmique, la respiration du pilote dans son masque soulevé comme un typhon. Deux heures trente. Doucement, le 016 prit la piste, puis s'arrêta pour une vérification, les soupapes à pleins gaz. J'étais comblé de bonheur. La joie de partir pour un monde totalement soumis à de tels engins différait complètement du départ d'un avion de ligne qui ne sert qu'à transporter des vies bourgeoises d'un endroit à un autre. Pour moi, c'était un adieu au quotidien et au terre à terre.

Avec quelle ardeur j'avais désiré tout cela, avec quelle intensité j'avais espéré cet instant ! Derrière moi, il n'était rien que de familier ; devant moi, c'était l'inconnu – l'instant présent s'insérait comme la plus mince des lames à raser entre ces deux états. Avec quelle impatience j'avais attendu que s'accomplît cet instant, combien j'avais aspiré à le voir arriver dans des circonstances aussi rigoureuses, aussi pures que possible ! C'était

pour cela, sûrement, que je vivais. Comment ne pas ressentir de l'attachement pour ceux dont la bienveillance l'avait rendu possible !

Pendant bien des années, j'avais oublié le mot « départ », oublié comme un magicien pourrait tenter délibérément d'oublier un maléfice fatal.

Le décollage du F 104 serait décisif. Les hautes régions à dix mille mètres, que les vieux chasseurs Zéro atteignaient en quinze minutes, seraient atteintes en deux minutes seulement. Le mur du son pèserait du à mon corps ; mes organes vitaux seraient comprimés par une main de fer, mon sang coulerait aussi lourd que poudre d'or. L'alchimie de mon corps allait commencer.

A angle droit, tel un phallus d'argent effilé, le F 104 pointa vers le ciel. Solitaire, semblable à un spermatozoïde, j'y étais installé. Bientôt, j'allais savoir ce que ressentait le spermatozoïde à l'instant de l'éjaculation.

Les sensations les plus lointaines, les plus extérieures, les plus périphériques du temps où nous vivons sont solidaires du *g* qui accompagne inévitablement le vol spatial. Il est à peu près certain qu'à notre époque, les confins les plus extrêmes de la sensation quotidienne se confondent avec le *g*. Nous vivons en un siècle où l'absolu de ce qu'on appelait la psyché se résout dans le *g*. Tout amour et toute haine qui ne s'attendent pas à rencontrer le *g* quelque part au loin sont atteintes de nullité.

g est la force physique compulsive du divin ; et pourtant c'est une ivresse située à l'extrême opposé de l'ivresse, limite intellectuelle située à l'extrême opposé de la lisière externe de l'intellect.

Le F 104 décolla. Son museau se dressa, puis davantage encore. Presque avant de m'en rendre compte, nous percions déjà les premiers nuages.

Quatre mille cinq cents mètres, six mille mètres. Les aiguilles de l'altimètre et du compteur de vitesse tournoyaient comme une ronde de petites souris blanches. Mach 0,9 – presque la vitesse du son.

g arriva enfin. Mais ce fut si doucement que c'était plus agréable que douloureux. Un instant, ma poitrine se vida, comme si une cascade s'était abattue en trombe, ne laissant rien derrière. Mon champ de vision était tout entier occupé par le ciel, d'un bleu grisaille. Il me semblait que nous mordions à belles dents dans le ciel, mâchant et engloutissant le morceau. J'avais l'esprit aussi alerte que jamais. Tout était paix et majesté, la surface de l'azur se mouchetait de la semence blanche des nuages. Du fait que je ne dormais pas, il serait faux de dire que je m'éveillai. Je sentis plutôt un « réveil », comme si l'on avait brusquement ôté une teinte à mon état de veille, découvrant la pureté de mon esprit, non encore maculé à mon contact. Dans la lumière impitoyable du pare-brise, je serrai les dents sur la joie toute nue. Mes lèvres, j'en suis sûr, s'étiraient comme sous la douleur.

Je ne faisais qu'un avec le F 104 que j'avais vu auparavant dans le ciel ; j'avais transformé mon être en cette chose que j'avais vue devant mes yeux. Aux hommes sur terre qui, jusqu'à il y a un instant, m'avaient compté parmi eux, j'étais devenu une existence qui s'éloignait ; j'habitais en un point qui ne leur était plus que souvenir éphémère.

Rien de plus naturel que de s'imaginer l'idée de la gloire tirant son origine des rayons

du soleil qui se déversaient sans merci par la cloche de verre du poste de pilotage, de cette lumière intégralement nue. La gloire était à coup sûr le nom donné à pareille lumière – inorganique, surhumaine, nue, pleine de dangereux rayons cosmiques.

Neuf mille mètres, dix mille cinq cents mètres. Une mer de nuages s'étendait loin en dessous, indemne à l'œil de toute irrégularité ; on eût dit un jardin de mousse d'un blanc pur. Le F 104 mit le cap loin au large pour éviter de transmettre des ondes de choc à la terre, prenant sa course plein sud en approchant de la vitesse du son.

Deux heures quarante-trois. De dix mille cinq cents mètres, à la vitesse subsonique de Mach 0,9, nous nous élevâmes avec une légère vibration au-delà de la vitesse du son, jusqu'à Mach 1,15, Mach, 1,2, pour atteindre Mach 1,3 à l'altitude de treize mille cinq cents mètres.

Il n'arriva rien.

Le fuselage argenté flottait dans la lumière nue, l'avion gardait un superbe équilibre. Il redevint une chambre close, immobile, l'appareil ne se déplaçait pas. Simplement, il était devenu une cabine de forme bizarre flottant inerte dans la haute atmosphère.

Rien d'étonnant, par conséquent, que, sur terre, la chambre à décompression pût servir de modèle exact pour la navigation aérienne. L'objet immobile devient, précisément, l'archétype de l'objet animé, aux plus grandes vitesses.

On ne ressentait même aucun étouffement. J'avais l'esprit dispos, les mécanismes de mes pensées fonctionnaient sans à-coup. Tant la chambre close que la chambre ouverte – deux intérieurs si diamétralement opposés – se prêtaient également, découvris-je, à héberger l'esprit d'un seul et même être humain. Si un tel repos était la fin ultime de l'action – du mouvement –, il se pouvait donc bien que le ciel alentour, les nuages loin en dessous, l'Océan qui luisait entre les nuées et même le soleil couchant, fussent des choses qui se passaient en moi. A cette distance de la terre, l'aventure intellectuelle et l'aventure physique pouvaient se donner la main sans la moindre difficulté. C'était le point vers lequel je n'avais cessé de tendre de toutes mes forces.

Ce tube d'argent qui flottait dans le ciel était, pour ainsi dire, mon cerveau, et son immobilité la modalité de mon esprit. Le cerveau, que ne protégeaient plus des os inflexibles, était devenu perméable, éponge flottant sur l'eau. Le monde intérieur et le monde extérieur avaient envahi leurs territoires respectifs, étaient devenus complètement interchangeables. Ce souple royaume de nuages, de mer et de soleil couchant était le panorama majestueux, comme je n'en avais jamais vu, du monde que je portais en moi. En même temps, tout ce qui se passait en moi s'était glissé entre les liens de l'esprit et du cœur pour s'inscrire en hautes lettres à travers le ciel, en toute liberté.

C'est alors que je vis le serpent.

Cet immense – mais l'adjectif est désespérément inadéquat – serpent de nuée blanche encerclant le monde, se mordant la queue, éternellement...

Toute chose existe, qui nous vient à l'esprit, fût-ce pour l'instant le plus bref. Quand bien même elle n'existerait pas en cet instant précis, elle a existé quelque part dans le passé ou existera à un moment donné dans l'avenir. En cela consiste la ressemblance entre la chambre à décompression et le vaisseau de l'espace, la ressemblance entre mon labeur

de minuit et l'intérieur du F 104, à treize mille cinq cents mètres dans le ciel. La chair devrait s'embraser, pénétrée de la prescience de l'esprit ; l'esprit devrait être embrasé de la prescience débordante du corps. Et ma conscience propre, éclatante de sérénité comme duralumin, auprès d'eux ne cesserait de veiller.

On distinguait la silhouette des noirs contreforts du Fouji un peu à droite de l'avion, ramassant négligemment leurs nuages autour d'eux. A gauche, l'île d'Oshima, la fumée blanche de son cratère caillant au-dessus comme du yaourt, reposait sur une mer qui miroitait au couchant.

Déjà, nous étions redescendus au-dessous de huit mille quatre cents mètres.

Si entrant en mon cerveau la géante boule serpentine qui résout toutes polarités, on peut tout naturellement supposer qu'elle existait déjà. De toute éternité, le serpent a cherché à avaler sa queue. Plus vaste que la mort était l'anneau, plus odorant que ce parfum léger de mortalité que j'avais surpris dans la chambre à décompression ; sans nul doute possible, c'était le principe d'unité qui nous contemplait du haut des cieux resplendissants.

La voix du pilote retentit à mes oreilles :

« Nous allons perdre de l'altitude et nous diriger sur le mont Fouji. Nous tournerons autour du cratère avant de faire quelques tonneaux et de grands huit ; ensuite, nous rentrerons, en passant en chemin au-dessus du lac Chouzenji. »

Des lys rouges, reflets de la surface de l'Océan qu'empourprait le couchant, rutilaient par des échancrures de la mer de nuages, juste au-dessous de nous. La pourpre embrasait l'épaisse couche de vapeur, lui imprimant, en taches colorées, l'émail de ses fleurs écarlates.

Icare

Ainsi, serait-ce donc que j'appartiens aux cieux ?
Pourquoi, sinon, faudrait-il que les cieux
Me fixent obstinément de leur regard d'azur, M'attirant sans répit, et mon esprit, plus haut
Toujours plus haut, m'absorbant dans le ciel,
Sans cesse m'entraînant tout là-haut
Vers de lointains sommets, loin au-dessus des hommes ?
Pourquoi, quand ont été strictement calculés
L'équilibre et le vol au mieux de la raison,
Pour bannir l'élément échappant à la norme,
Pourquoi, même en ce cas, l'élan vers les sommets
Doit-il paraître, en soi, côtoyer la folie ?

Car il n'est rien qui puisse me satisfaire ;
La nouveauté, sur terre, est si tôt défraîchie ;
Je me sens aspiré sans cesse vers le haut, plus détaché,
Proche de plus en plus de la splendeur solaire.
Pourquoi me brûlent-ils ces rayons de raison,
Ces rayons de raison pourquoi m'ont-ils détruit ?
Villages vus d'en haut et cours d'eau sinueux,
Je les supporte enfin quand je m'éloigne d'eux.
Pourquoi plaider ainsi, consentir, me tenter
De promesses qu'en le voyant ainsi, en bas, à l'horizon,
Je puis aimer l'humain
Bien que le but, jamais, n'eût pu être l'amour
Ni, s'il l'avait été, jamais je n'aurais pu
Appartenir aux cieux ?

Je n'ai pas, à l'oiseau, envié sa liberté
Ni, non plus, convoité l'aise de la nature,
Rien ne m'a entraîné que l'étrange désir
De monter toujours plus, plus proche et de plonger
Au profond du ciel bleu, si contraire
Aux joies sensuelles des organes, si loin
Des plaisirs d'un esprit supérieur,
Rien que plus haut, toujours plus haut
Et, peut-être, ébloui, vertige incandescent

De mes ailes de cire.

Ou est-ce qu'après tout
J'appartiens à la terre ?
Sinon pourquoi faudrait-il que la terre
Mît tant de hâte à circonscrire ma chute ?
N'accordant nul espace à penser ou sentir,
Pourquoi la terre indolente, si molle
M'accueillit-elle ainsi comme un choc sur l'acier ?
En placage d'acier la terre molle s'est-elle changée
Juste pour me montrer ma mollesse à moi-même ?
Afin que la nature puisse me faire entendre
Que tomber, non voler, est dans l'ordre des choses,
De loin plus naturel que passion éthérée ?
Dès lors, l'azur du ciel serait-il donc un rêve ?
Et l'a-t-elle inventé la terre où j'appartenais
Pour l'éphémère ivresse que, chauffée à blanc,
A connue un instant la cire de mes ailes ?
Les cieux furent-ils complices de cette punition ?
De me punir pour ne pas croire en moi
Ou pour y croire trop ;
Impatient de savoir où était l'allégeance
Ou, d'orgueil, présument
Déjà de n'avoir plus nulle chose à apprendre ;
Pour vouloir m'envoler
Vers l'inconnu
Ou le connu :
Tous les deux, bleu azur, unique grain d'idée ?